



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 16 (1980), p. 149-181

Dierk Lange

La région du lac Tchad d'après la géographie d'Ibn Sa'ïd. Textes et cartes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711714	<i>La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne</i>	Sylvie Ayari
9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)

LA RÉGION DU LAC TCHAD D'APRÈS

LA GÉOGRAPHIE D'IBN SA'ĪD :

TEXTES ET CARTES

Dierk LANGE *

Parmi les différents géographes arabes auxquels nous devons des informations sur le *bilād al-Sūdān* (en gros : l'Afrique Occidentale) Ibn Sa'īd al-Mağribī, écrivant dans la deuxième moitié du XIII^e siècle ⁽¹⁾, est le seul à avoir systématiquement privilégié le Sūdān Central ou, comme nous dirions aujourd'hui, la région du lac Tchad. Il fournit également des informations sur le Sūdān Occidental et, à l'est, sur la région du haut Nil dans son ouvrage de géographie universelle qui nous est parvenu sous la forme d'un abrégé intitulé *K. al-ğugrāfiyā fī al-aqālim al-sab'a* ⁽²⁾. Mais ces informations dérivent presque exclusivement d'un ouvrage antérieur dont nous possédons le texte intégral, ainsi que les cartes qui l'accompagnent, le *K. nuzhat al-muštāq fī ihtirāq al-āfāq* d'al-Idrīsī ⁽³⁾. Pour le Sūdān Central

* La présente étude a pu être réalisée grâce à une subvention de recherches accordée par la Deutsche Forschungsgemeinschaft.

⁽¹⁾ Ibn Sa'īd mourut en 1274 ou en 1286 (cf. *EI*², III, 950-1). Le dernier événement mentionné dans sa Géographie semble être la prise d'Alep par les Mongols en 1260 (cf. *K. al-ğugrāfiyā*, éd. 'Arabī, 26, 154.)

⁽²⁾ Pendant longtemps l'ouvrage d'Ibn Sa'īd fut seulement connu à travers les extraits transmis par Abū l-Fidā (*Taqwīm al-buldān*, éd. Reinaud et de Slane, 1840; trad. Guyard, 1883). Récemment il a donné lieu à deux publications parallèles qui toutes les deux contiennent de nombreuses incorrections : J. Vernet Gines, Tétouan, 1956, et Isma'īl al-'Arabī, Beirut, 1970. (L'édition de Vernet

étant la moins mauvaise, je citerai de préférence celle-ci, mais n'ayant pas à ma disposition son texte complet, j'aurai aussi quelquefois recours à l'édition d'al-'Arabī). Auparavant Y. Kamal avait déjà fourni des extraits du *K. al-ğugrāfiyā* (in : *Monumenta cartographica Africae et Aegypti*, Leyde, 1926-1951, IV (1), ff. 1081-1085).

⁽³⁾ Edition partielle et traduction par R. Dozy et M. de Goeje, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, Leyde, 1866. L'édition complète du texte arabe est actuellement en cours : E. Cerulli, et al., *Opus Geographicum*, Naples-Rome, 1970 et suiv. Les cartes ont été publiées par K. Miller, *Mappae Arabicae, Arabische Welt- und Länderkarten*, Stuttgart, 1926, I (2) et par Y. Kamal, *Monumenta*, III (4).

en revanche, Ibn Saʿīd peut se prévaloir d'une source tout à fait inconnue par ailleurs, appelée également *K. al-ğugrāfiyā*, et dont l'auteur, un certain Ibn Fāṭima, semble avoir lui-même visité le royaume du Kānem et les abords du lac Tchad.

Il serait cependant faux de s'imaginer que l'ouvrage d'Ibn Fāṭima était un véritable récit de voyage comparable par exemple, à la *Rihla* d'Ibn Baṭṭūṭa ⁽¹⁾. Nous savons par les multiples extraits de cet ouvrage, transmis par Ibn Saʿīd, que son auteur était avant tout un théoricien s'inspirant largement de ses prédécesseurs et, en particulier, d'al-Idrīsī. A l'instar de celui-ci, il semble notamment avoir adopté une division du monde en sept climats se succédant du sud au nord, chacun étant à son tour subdivisé en sections se suivant d'ouest en est. Mais plus systématiquement que son prédécesseur, il a rapproché son texte des données cartographiques en indiquant pour un grand nombre de lieux leur position en longitude et en latitude. La même méthode ayant été suivie par Ibn Saʿīd, on comprendra aisément qu'il serait vain d'essayer de déterminer avec précision les emprunts faits par celui-ci à l'ouvrage d'Ibn Fāṭima. Par contre, il paraît indispensable de distinguer dans l'ouvrage qui nous est parvenu, les informations remontant à al-Idrīsī de celles, tout à fait nouvelles, qu'Ibn Saʿīd attribue au voyageur Ibn Fāṭima.

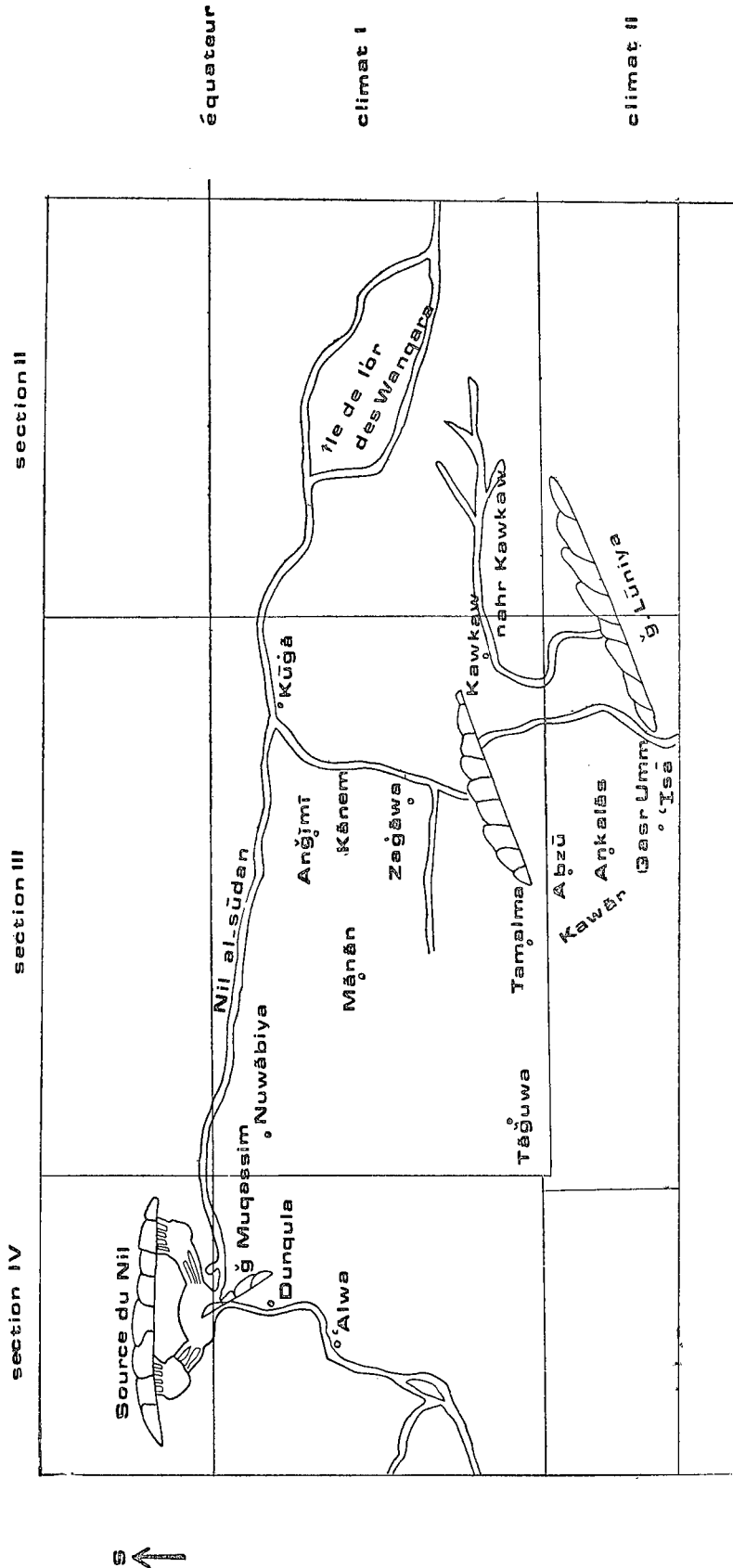
En ce qui concerne la dépendance d'Ibn Saʿīd vis-à-vis d'al-Idrīsī, il ne faut pas seulement comparer les textes mais aussi les cartes dont dérivent un certain nombre de données rapportées dans le *K. al-ğugrāfiyā*. De plus on remarquera que plusieurs indices font penser qu'Ibn Saʿīd disposa non seulement du *Nuzhat al-muštāq*, mais également d'un deuxième ouvrage attribué à al-Idrīsī, le *Rawḍ al-furağ wa-nuzhat al-muhağ*, dont il subsiste les cartes et une partie du texte ⁽²⁾. Cet ouvrage, communément appelé le Petit Idrīsī, est daté de 1192 — alors qu'al-Idrīsī est mort vers 1165 — et contient, vers la fin, une allusion à Ibn Saʿīd, ce qui a conduit certains auteurs à supposer qu'il s'agit d'une version abrégée du Grand Idrīsī qui fut remaniée à la lumière de la Géographie d'Ibn Saʿīd ⁽³⁾. En fait,

⁽¹⁾ *Tuhfat al-nuzẓār fī ġarāʾib al-amṣār wa-ağāʾib al-asfār*, édition du texte arabe et traduction française par Defrémery et B.R. Sanguinetti, 4 vol., Paris, 1853-1858.

⁽²⁾ Extrait du texte arabe et traduction

française in : Y. Kamal, *Monumenta*, III (4), f. 906 sq.; cartes in : K. Müller, *Mappae Arabicae*, I (3).

⁽³⁾ Cf. J.H. Kramers, art. « Djughrāfiyā », *EI*¹, suppl., 67. Voir aussi les notices du



Extrait simplifié de la grande carte d'al-Idrīsī montrant les sources du Nil et le Nil des Sūdān (d'après la reconstitution de K. Miller, in Y. Kamal *Monumenta*, III (4), p. 867).

pour ce qui est du Sūdān Central, les extraits des cartes présentés plus loin, montrent clairement qu'aucune des données nouvelles empruntées par Ibn Sa'īd à Ibn Fāṭima ne figure sur la carte du Petit Idrīsī. En revanche celle-ci contient des améliorations par rapport au Grand Idrīsī dont certaines peuvent avoir influencé Ibn Sa'īd ⁽¹⁾.

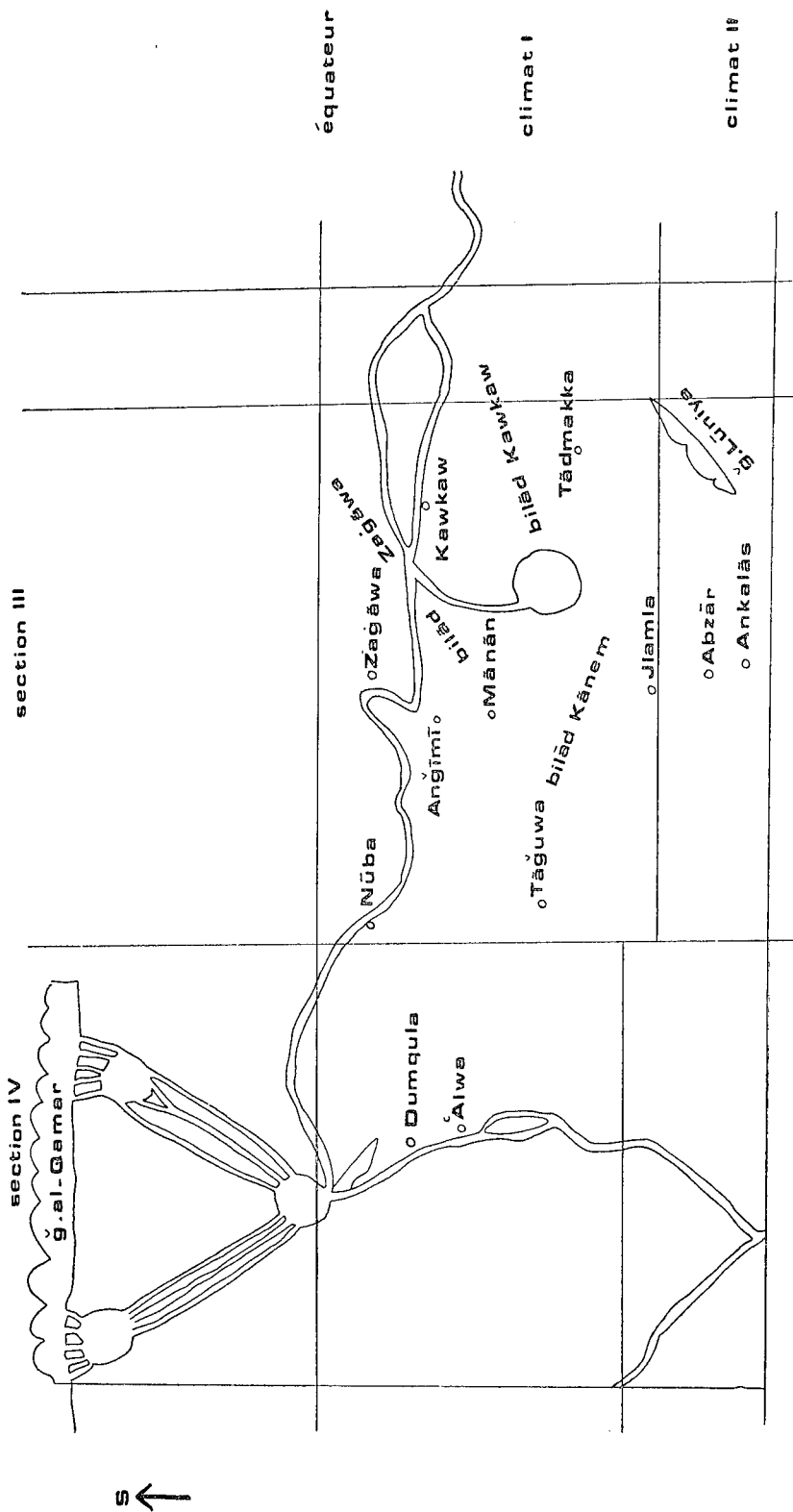
Mais l'influence d'al-Idrīsī se prolonge aussi dans les parties novatrices de la Géographie d'Ibn Sa'īd. Sa réutilisation, sous une forme nouvelle, du schéma ptolémaïque des sources du Nil constitue un bon exemple du poids des traditions géographiques. On sait que d'après ce schéma, les sources premières du Nil sont situées dans les Montagnes de la Lune, de là plusieurs cours d'eau s'écoulent vers le nord pour former deux petits lacs (*baṭiḥa ṣaġīra*) d'où sortiront d'autres cours d'eau formant encore plus au nord un grand lac (*baṭiḥa kubrā*); et c'est celui-ci qui va finalement donner naissance au Nil d'Égypte et au Nil des Sūdān; sortant au sud du lac, ces deux bras du Nil sont séparés par la montagne *al-muqassim* (« qui divise ») ⁽²⁾. Ibn Sa'īd connaît parfaitement ce schéma — et peut-être en fut-il de même d'Ibn Fāṭima — mais il ne s'en tient pas là : disposant d'informations nouvelles et sûres au sujet d'un grand lac situé au Sūdān Central, il suppose que ce lac est identique à la grande *baṭiḥa* d'al-Idrīsī, et par conséquent il déplace les sources du Nil vers le Sūdān Central et donne à la grande *baṭiḥa* une extension considérable vers l'ouest. De plus il précise que le Nil d'Égypte sort de ce lac à l'est et non au sud, s'écoule en direction du nord-est avant de s'enfoncer dans les sables où il poursuit son cours souterrain jusqu'à ce qu'il resurgisse dans le pays des Nūba, au sud de Dongola. Du côté opposé du lac, à l'ouest, il fait sortir le Nil de Ġāna qui, à l'instar du Nil des Sūdān d'al-Idrīsī,

même auteur reproduites par Y. Kamal in : *Quelques éclaircissements épars sur les Monumenta cartographica Africae et Aegypti*, Leyde, 1935, p. 106.

⁽¹⁾ En particulier on notera que Mānān se trouve sur cette carte au NNO de Ġīmī comme chez Ibn Sa'īd. La ville de Tādmakka, au NNO de Kawkaw, y figure pour la première fois. Entre Kawkaw et Kānem on trouve le dessin d'un lac, rattaché au Nil

des Sūdān, qui pourrait correspondre à une première représentation du lac Tchad.

⁽²⁾ Le schéma décrit ici est celui exposé par al-Idrīsī (sect. IV, clim. I). C'est une variante du schéma ptolémaïque, repris par al-Ḥuwārizmī (cf. H. v. Mzik, éd. *Das Kitāb Ṣūrat al-arḍ des Abū Ġāfar Muḥammad ibn Mūsā al-Ḥuwārizmī*, Leipzig, 1926, tabl. 3). On notera que le nom de la montagne *Muqassim* n'est pas cité dans le texte d'al-Idrīsī.



Extrait simplifié de la carte du Petit Idrīsī (1192) montrant les sources du Nil, le Nil des Sūdān et ce qui pourrait être une première représentation du lac Tchad (d'après la reconstitution de K. Miller, *Mappae Arabicae*, I (3), 99).

traverse tout le Sūdān Occidental avant de se jeter dans l'Océan Atlantique. Ibn Sa'īd désigne la grande *baṭīḥa* sous le nom de « lac de Kūrī » dans lequel J.H. Kramers après d'autres, a reconnu le lac Tchad; mais cet éminent spécialiste de la géographie arabe pensait qu'il ne fallait pas y voir autre chose qu'une « vague notion » du grand lac du Sūdān Central⁽¹⁾. En fait les renseignements très précis et vérifiables fournis par notre auteur pour l'ensemble de la région, montrent que celui-ci s'efforça de réorganiser les données de son prédécesseur en tenant compte des renseignements nouveaux. Comme il ne sait rien de nouveau sur la région du haut Nil, il s'est cru autorisé à transférer les sources du Nil et la haute Nubie (sect. IV, clim. I) vers le Sūdān Central (sect. III, clim. I) parce que l'existence d'un grand lac dans cette région lui avait été confirmée par le témoignage oculaire d'Ibn Fāṭima qui lui paraissait plus valable que les conceptions géographiques des anciens, même si celles-ci devaient contenir leur part de vérité.

L'historien s'intéressera cependant en premier chef aux informations inédites. Elles sont nombreuses. Ibn Sa'īd est le premier auteur à citer les noms de trois tribus vivant dans le voisinage du lac Tchad : les Kūrā (aujourd'hui : Kūrī) à l'est, les Ankarār (Makari ou Kotoko) au sud et les Badī (Bedde) à l'ouest, le long du Nil de Ġāna (ici : Komadugu Gana)⁽²⁾. A l'est du Kānem, il mentionne les Tubu dont le territoire s'étendait le long du Nil d'Égypte (ici : Baḥr al-Ġazāl) et encore plus à l'est, les Zaġāwa et les Tājuwa (Dajo) dont il a eu connaissance par al-Idrīsī mais vraisemblablement aussi par Ibn Fāṭima. A l'ouest du Kānem, il situe le royaume de Ġāġā (Bornū) et, au-delà, les Ġābī (nom qu'on mettra en rapport avec celui de l'ancienne ville de Gābī à Daura, ainsi qu'avec celui des Gubawa du Mawri). Au nord-ouest du Kānem, il connaît des Berbères nomades (dans lesquels on peut voir les ancêtres des Tuwāreg). Parmi les villes citées, on relèvera surtout le nom de Ġīmī, capitale des rois musulmans du Kānem et celui de Mānān où résidaient leurs ancêtres païens. Maġzā au bord du lac Tchad et Nayy sur le Baḥr al-Ġazāl semblent avoir eu une existence plus éphémère car elles ne nous sont pas connues par d'autres textes.

D'autre part, Ibn Sa'īd fournit aussi de nombreuses précisions sur la situation politique au Sūdān Central. En particulier il insiste sur l'extension considérable

(1) Cf. article « Al-Nīl », *EI*¹, III, 981. justifiées dans les commentaires à la fin de

(2) Les identifications proposées ici seront l'article.

du Kānem : dominant à l'est sur une partie des Zagāwa, à l'ouest sur le Ġāgā (Bornū) et au nord sur le Kawār et le Fezzān, le Kānem est à ses yeux une remarquable puissance islamique. Il faut cependant prendre garde au fait que l'auteur se fonde parfois sur des données cartographiques pour inférer de là des conclusions sur la situation politique. C'est le cas de Tādmakka, ville située sur sa carte au sud-sud-ouest du Kawār et en raison de cette position également attribuée au Kānem ⁽¹⁾. Mais en général il semble qu'on puisse admettre que ses remarques sur l'expansion du Kānem s'appuient sur le témoignage d'Ibn Fāṭīma.

Une question se pose dès lors avec acuité : de quand date le voyage d'Ibn Fāṭīma? Ibn Sa'īd ayant écrit au début de la deuxième moitié du XIII^e siècle, la plupart des auteurs ont estimé qu'Ibn Fāṭīma vivait au XII^e siècle ⁽²⁾. En fait il est très probable qu'il fut presque un contemporain d'Ibn Sa'īd car Muḥammad b. Ġīl, cité deux fois dans le texte comme sultan du Kānem, est identique à Dūnama b. Salmama (ou encore Dūnama Dabalāmī), l'un étant son nom arabe et l'autre son nom kanuri. Or Dūnama Dabalāmī régna sur le Kānem d'environ 1210 à 1248 ⁽³⁾. La marge d'erreur de la datation de ce règne étant très réduite, on peut estimer qu'Ibn Fāṭīma voyagea au cours de la première moitié du XIII^e siècle.

Situés avec précision dans le temps, les renseignements rapportés par le voyageur du Sūdān Central le sont aussi dans l'espace. Tout lecteur du *K. al-ġuġrāfiyā* remarquera qu'Ibn Sa'īd prend grand soin de préciser l'emplacement des villes, et quelquefois aussi celui des montagnes et des fleuves, en indiquant leurs coordonnées géographiques. Comme on peut s'en rendre compte à partir de la reconstitution de la carte que lui-même devait avoir sous les yeux, ses indications, dans

⁽¹⁾ On notera également qu'Ibn Sa'īd ne dit rien de nouveau sur le Kawār sinon que le pays « se trouve actuellement sous la domination du Kānem » (éd. 'Arabī, 114). Ceci peut surprendre car Ibn Fāṭīma a certainement dû passer par le Kawār pour se rendre au Kānem.

⁽²⁾ A titre d'exemple, on peut citer les études par ailleurs tout à fait remarquables, des auteurs suivants : I. Krachkovski, *Istoria arabskoi geograficheskoi literatury*, trad. arabe,

vol. I, p. 359; H. Mones, « Al-Ġuġrāfiyā wa-l-ġuġrāfiyūn fī al-Andalūs », *Revista del Instituto de Estudios Islamicos en Madrid*, vol. XI, 1963, p. 233; T. Lewicki, *Arabic External Sources for the History of Africa South of the Sahara*, Wrocław, 1969, p. 73.

⁽³⁾ Cf. D. Lange, *Le Dīwān des sultans du (Kānem-) Bornū : Chronologie et histoire d'un royaume africain*, Wiesbaden, 1977, 37-38, 71-72, 93-94.

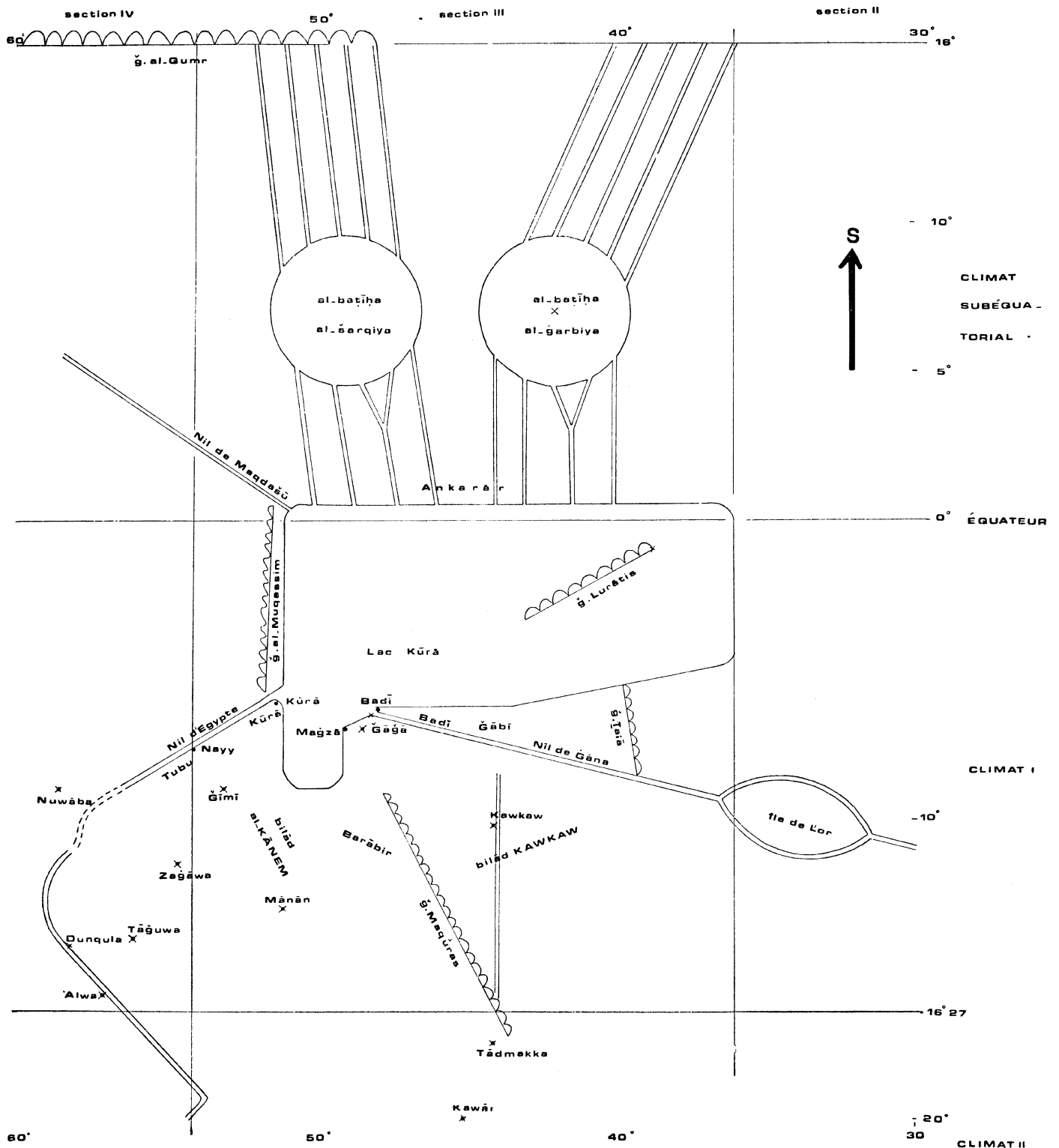
la mesure où elles se rapportent au Sūdān Central, sont d'une étonnante précision. Même si Ibn Sa'īd ne l'avait pas dit expressément, nous devons en conclure qu'Ibn Fāṭima avait réellement visité la région du lac Tchad et s'était informé auprès des autochtones des contrées que lui-même ne pouvait pas atteindre. C'est vraisemblablement à partir d'un croquis de carte, qu'il détermina ensuite les longitudes et les latitudes des principaux traits géographiques de la région. Ibn Sa'īd les reprend et il nous livre de ce fait un excellent guide pour identifier et apprécier les données nouvelles qu'il nous transmet.

Aujourd'hui il ne subsiste aucune des villes citées, certaines ethnies se sont déplacées ou ont fusionné avec d'autres, même les traits physiques de la région se sont modifiés en raison des changements climatiques. Mais nous possédons deux ouvrages écrits dans la deuxième moitié du XVI^e siècle par l'imam du Bornū, Aḥmad b. Furṭū, le *K. ġazawāt Bornū* (1576) et le *K. ġazawāt Kānem* (1578)⁽¹⁾, contenant, sur le Bornū et le Kānem, des renseignements géographiques beaucoup plus explicites et mieux situés que ceux du *K. al-ġuġrāfiyā*. Très précieuses pour résoudre certains problèmes d'identification, les données de ces ouvrages nous permettent en particulier de déterminer avec une grande précision le site de Ġīmī, l'ancienne capitale du Kānem, qui jusqu'à présent n'a pas encore été découvert. Elles nous autorisent aussi à affirmer qu'à l'époque d'Ibn Furṭū le Baḥr al-Ġazāl était un véritable fleuve s'écoulant du lac Tchad vers la dépression du Djourab; elles confirment le renseignement d'Ibn Sa'īd selon lequel le territoire des Tubu s'étendait le long du Baḥr al-Ġazāl et elles font penser que les Ankarār étaient effectivement identiques aux Makari (Kotoko) vivant au sud du lac Tchad. En revanche, nous devons conclure à partir des renseignements fournis par Ibn Furṭū que les Bedde vivaient au XVI^e siècle déjà entre la Komadugu Yobe et la Komadugu Gana, où nous les trouvons aujourd'hui, et non plus à proximité du lac Tchad où les situe Ibn Sa'īd.

Pour ce qui est de la connaissance actuelle des peuples vivant dans la région du lac Tchad, il existe plusieurs monographies ethnologiques, mais celles-ci ne livrent

⁽¹⁾ Les deux ouvrages ont été publiés par H.R. Palmer en un seul volume sous le titre de *Ta'riḥ May Idris wa-ġazawātihi*, Kano, 1932. Leur traduction par le même auteur

étant très défectueuse, on aura recours à la traduction de J.W. Redhouse (*in* : *Journal of the Royal Asiatic Society*, 19, 1862, 43-123, 199-259).



Reconstitution d'un extrait de la carte d'Ibn Sa'ïd montrant la région du lac Tchad. Les éléments regroupés dans la partie blanche de la carte ont été empruntés à l'ouvrage du voyageur Ibn Fājima (première moitié du XIII^e siècle).

- Ville
- × Ville avec coordonnées.
- × Coordonnées.

pas toujours le type de renseignements recherchés par l'historien ⁽¹⁾. Cependant elles permettent au moins de définir les territoires actuellement occupés par les ethnies citées par Ibn Sa'ïd et de repérer certaines transformations en rapport avec la progression des groupes kanuriphones et le recul des locuteurs de langues tchadiques ⁽²⁾. A cet égard il convient d'attirer l'attention sur les études remarquables et non encore dépassées que G. Nachtigal a consacrées à l'histoire du peuplement de la région du lac Tchad en se fondant sur des traditions orales ⁽³⁾. Mais dans l'avenir, il faudra leur ajouter des données archéologiques et en premier lieu celles des fouilles effectuées par G. Connah dans la vallée de la Kamodugu Yobe, dont on ne connaît actuellement que quelques résultats préliminaires ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cette constatation s'applique en particulier à R. Cohen, *The Kanuri of Bornu*, New York, 1967, et à A.M. Lebeuf, *Principautés Kotoko : Essai sur le caractère sacré de l'autorité*, Paris, 1969. Elle est moins vraie pour J. Chapelle, *Nomades Noirs du Sahara*, Paris, 1957, et M.J. Tubiana, *Survivances pré-islamiques en pays zaghawa*, Paris, 1964.

⁽²⁾ Les langues tchadiques font partie du phylum afro-asiatique (ou : chamito-sémitique), tandis que le kanuri est un sous-groupe de la famille nilo-saharienne (cf. J. Greenberg, *Languages of Africa*, La Haye, 1966, 42-65, 130-148). Au Bornu les locuteurs de langues tchadiques ont été progressivement absorbés ou refoulés par des kanuriphones durant le dernier millénaire (cf. le cas des Bedde). Au Kānem un processus identique semble également avoir conduit au recul des langues tchadiques (cf. le cas des Kuri), mais probablement à une période plus ancienne (sur les langues tchadiques et le problème de leur classification cf. D. Barreteau et P. Newman in D. Barreteau éd., *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique noire d'expression française et sur Madagascar*, Paris, 1978, 209-212, 291-330).

⁽³⁾ *Sahara und Sudan*, 3 vol., Berlin-Leipzig, 1879-1889. Une traduction anglaise de l'ouvrage est actuellement en cours, mais les parties déjà parues ne couvrent pas les chapitres portant sur les populations du Kānem et du Bornū (vol. II, 313-346, 415-447).

⁽⁴⁾ Contrairement aux fouilles de J.P. Lebeuf (Cameroun, Tchad), les travaux de G. Connah (Nigéria), effectués avec un souci constant de la chronologie, sont d'un intérêt considérable pour l'historien (cf. « Recent contributions to Bornu chronology », *W. Afr. J. Archaeol.*, 1, 1971, 55-60; et du même, « The Daïma sequence and the prehistoric chronology of the lake Chad region of Nigeria », *Journ. Afr. Hist.*, 17 (3), 1976, 321-352). On suivra également avec attention la progression des travaux consacrés aux sites de l'âge du fer du Baïr al-Gazāl et du Djourab (cf. Y. Coppens « Les cultures protohistoriques et historiques du Djourab », in : *Actes du premier colloque international d'archéologie africaine*, Fort-Lamy, 1969, 129-146; et F. Treinen-Claustre, « Eisenzeitliche Funde aus dem Nord-Tschad », in : R. Kuper, éd. *Sahara : 10.000 Jahre zwischen Weide und Wüste*, Cologne, 1978 (?), 330-333).

En revanche l'étude des transformations climatiques de la région du Sūdān Central en rapport avec le changement de niveau du lac Tchad, a d'ores et déjà donné lieu à des publications dont il faut tenir compte pour se prononcer sur l'identité du cours supérieur du Nil d'Égypte avec le Baḥr al-Ġazāl⁽¹⁾. J'ajouterai enfin que j'ai eu l'occasion de faire des recherches historiques dans la région du lac Tchad en vue de l'identification des localités mentionnées dans le *K. ġazawāt Bornū*⁽²⁾ et accessoirement aussi, en vue de préparer la réédition annotée de la sect. III du clim. I de la Géographie d'Ibn Sa'īd.

Avant de terminer cette introduction il convient de situer la présente étude à la suite des travaux antérieurs. On sait que le *K. al-ġuġrāfiyā* a été publié en 1958 par J. Vernet Gines. Dans la préface, l'auteur précise que son édition était fondée sur trois manuscrits : le ms. n° 2234 de la Bibliothèque Nationale de Paris, le ms. n° 1524 du British Museum de Londres et le ms. n° 276 Bodl. Seld. d'Oxford⁽³⁾. En l'absence d'autres manuscrits valables, on pouvait donc s'attendre à y trouver le texte complet de la Géographie d'Ibn Sa'īd, avec toutes les variantes. En fait, comme l'a fait remarquer G. Potiron dans sa thèse, Vernet a surtout recours au manuscrit de Paris, pourtant nettement inférieur à celui de Londres : il ignore le plus souvent les leçons divergentes des autres manuscrits et, par endroits, il introduit dans son texte des fautes nouvelles⁽⁴⁾. Une

⁽¹⁾ D'après le résultat des recherches de J. Maley, le niveau du lac Tchad n'était pas suffisamment haut au XIII^e siècle pour que l'eau puisse dépasser le seuil de 286 m. à l'entrée du Baḥr al-Ġazāl (cf. « Mécanisme des changements climatiques aux basses latitudes », *Paleogeography, Paleoclimatology, Paleoecology*, XIV, 1973, 193-227; et « Les variations du lac Tchad depuis un millénaire : conséquences paléoclimatiques », *Paleoecology of Africa*, IX, 1976, 44-47). On se demande dès lors s'il faut se fier au texte d'Ibn Sa'īd ou aux analyses polliniques de J. Maley.

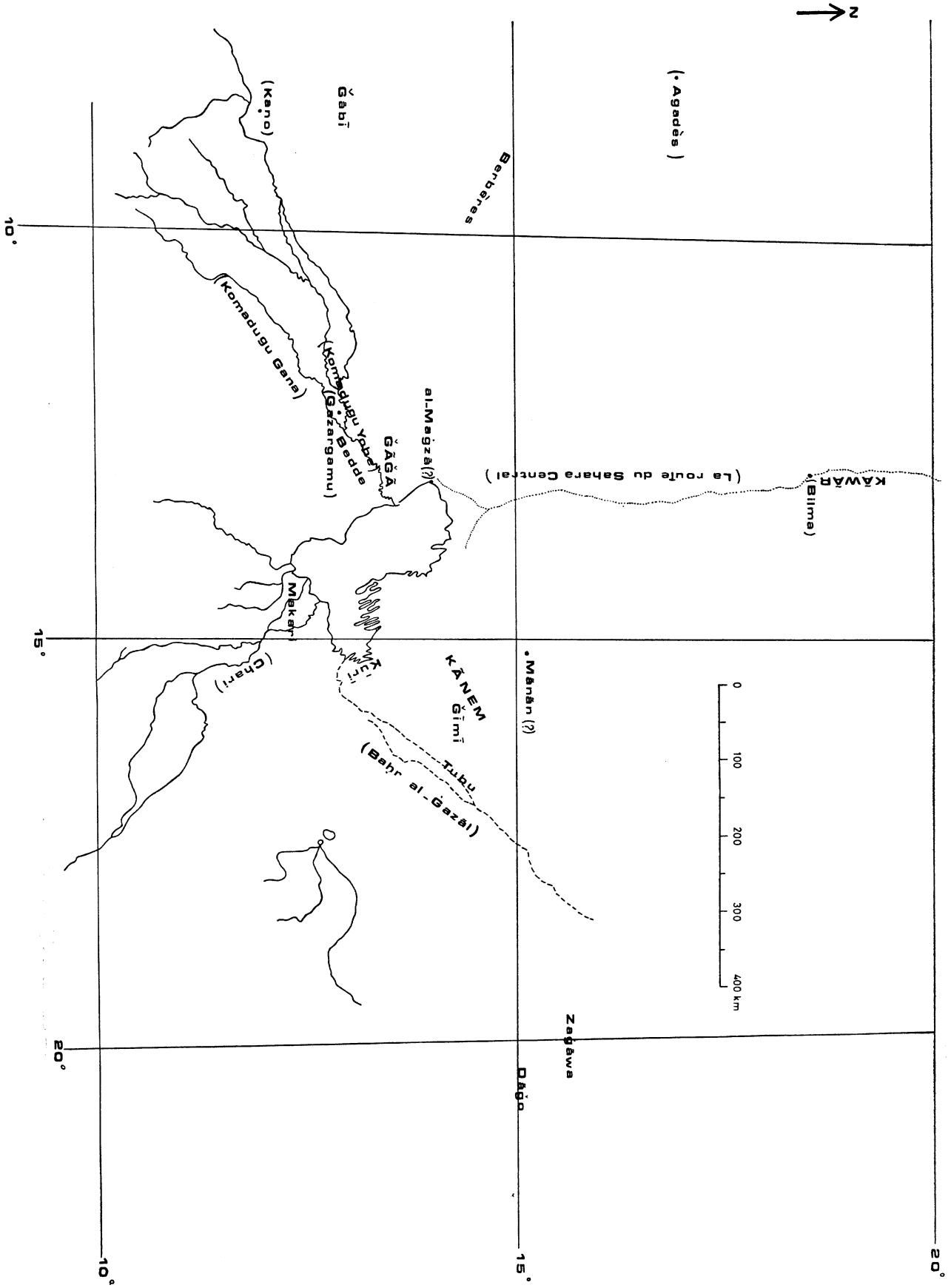
⁽²⁾ La réédition de cet ouvrage par mes soins est actuellement en cours d'achèvement

(j'ai signalé les défauts de la première édition dans une brève communication parue dans les *Fontes Historiae Africanae, Bulletin d'Information*, 4, 1978, 47-47).

⁽³⁾ *K. al-ġuġrāfiyā*, éd. Vernet, 7-8. L'édition d'al-'Arabī est fondée uniquement sur le manuscrit de la Bibl. Nat. de Paris.

⁽⁴⁾ Potiron va plus loin en affirmant : « En conclusion M. Vernet n'a pas publié une édition critique de la géographie d'Ibn Sa'īd, mais il en a fait une copie aussi fautive sinon plus, que les plus mauvais manuscrits. Il a, contrairement à ce qu'il prétend, rendu un très mauvais service à la science : le texte imprimé ne nous aide pas à comprendre cette géographie, mais au contraire, il risque de

Carte de la région du lac Tchad indiquant l'emplacement des Pays, des villes et des ethnies mentionnés par Ibn Sa'ïd d'après le témoignage d'Ibn Fâtîma.



comparaison du présent texte avec le passage correspondant du sien permettra au lecteur de s'en convaincre facilement ⁽¹⁾.

Le recours aux manuscrits se révèle particulièrement nécessaire pour l'interprétation et l'identification des noms de lieux et d'ethnies. J. Cuoq, dans son *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale*, se fonde presque exclusivement sur des textes arabes publiés et de ce fait certaines nuances de la graphie des noms propres lui échappent parfois ⁽²⁾. D'autre part, on doit lui reprocher de ne pas distinguer avec suffisamment de netteté entre informations nouvelles et informations dérivées d'auteurs antérieurs ⁽³⁾. Dans le cas d'Ibn Sa'īd, la nouveauté de son texte ne peut être dégagée que si l'on confronte son contenu à celui des cartes antérieures du Grand et du Petit Idrīsī ⁽⁴⁾. De plus on ne saurait proposer des identifications pour les éléments nouveaux sans tenir compte de leur localisation sur la carte donnée par l'auteur lui-même ⁽⁵⁾. Enfin des identifications ne devraient pas être proposées sur la base d'une simple ressemblance avec des noms actuels, mais seulement par rapport à l'ensemble du

nous induire en erreur », *La Géographie d'Ibn Sa'īd*, thèse, Paris, 1964, p. 68.

⁽¹⁾ Quelques déformations peuvent être citées ici à titre d'exemple : à la place de مانان (Mānān) Vernet a متان (Matān), à la place de انكارار (Ankarār) il a انكارا (Ankazār) et à la place de بدى (Badī) il donne fois يدى (Yadī); le Nil d'Égypte (مصر) devient à un endroit Nil du Maghrib (مغرب) et les Tāḡuwa (son texte a باجوة) deviennent chez lui tous des païens, alors qu'en fait « il y avait parmi eux des païens » (ms. L. f. 17); d'après son texte le sultan du Kānem s'appelle محمدى (Muḥammadī) bien que d'après le manuscrit de Londres (f. 15) on doit lire محمد بن جيل (Muḥammad b. Ġīl) ce qui permet de l'identifier avec Dūnama b. Salmama (c. 1210-1248); c'est le quatrième grand-père de celui-ci qui fut converti à l'islam par un faqīh « puis l'islam se répandit dans le reste du pays de Kānem » (فتشا الاسلام في سائر بلاد الكانم),

d'après le texte de Vernet il fut converti à l'islam par des fuqahā' de « l'islam au pays de Kānem » (فتحاء الاسلام في بلاد الكانم). Ces exemples pourraient être multipliés.

⁽²⁾ Titre complet : *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIII^e au XVI^e siècle (bilād al-Sūdān)*, Paris, éd. du CNRS, 1975.

⁽³⁾ Cf. *Recueil*, p. 207 n. 3 (passages 2 et 3) et p. 216 n. 1 (passages 1 et 2).

⁽⁴⁾ J. Cuoq reproduit au début de son ouvrage (p. 2) une carte reconstituée, mais il ne mentionne nulle part qu'il existe les cartes originales du *K. nuzhat al-muštāq* (Grand Idrīsī, 1154) et du *Rawḍ al-furaḡ* (Petit Idrīsī, 1192). Comme K. Miller l'a montré, dans les deux cas les cartes fournissent des renseignements qui ne sont pas donnés dans les textes (*Mappae Arabicae*, I (2), 60-61; I (3), 80-82).

⁽⁵⁾ Cf. *Recueil*, p. 208 n. 1 et n. 2 (passage 2).

contexte géographique et ethnographique tel que nous le connaissons aujourd'hui. Les mêmes critiques, à l'exception de la première, doivent être adressées à G. Potiron à propos de sa thèse ⁽¹⁾. Mais n'oublions pas que les deux ouvrages concernés couvrent un domaine infiniment plus vaste que celui que j'ai eu le loisir d'étudier plus en détail dans les pages qui vont suivre. Les quelques réserves que je me suis permis d'exprimer ici ne sauraient donc en aucune manière diminuer la considération qu'ils méritent. L'ouvrage du Père Cuoq, en particulier, s'est révélé être un instrument de travail indispensable pour l'historien de l'Afrique Occidentale ⁽²⁾. En ce qui concerne la thèse de G. Potiron, on ne saurait trop fortement recommander la publication de son texte arabe et de sa traduction française.

⁽¹⁾ G. Potiron, *La Géographie d'Ibn Sa'īd*, 2 vol., Thèse de III^e cycle, Paris, 1964 (vol. I, Traduction et notes; vol. II, Texte arabe).

⁽²⁾ Un ouvrage portant approximativement sur le même ensemble de textes sera prochainement publié en anglais (J. Hopkins et N. Levtzion, *Corpus of early Arabic sources*

relating to West Africa, trad. et annot., Cambridge Uni. Press, à paraître). Peu familiarisés avec l'histoire du Sūdān Central, les auteurs se sont abstenus de commenter la sect. III du clim. I de la Géographie d'Ibn Sa'īd.

TEXTE ARABE

(١) (الجزء الثالث من الإقليم الأول * .
 أول ما يلقاك منه جبل ثلا^(١) ، رأسه الجنوبي في بحيرة كورى^(٢) التي^(٣) يخرج منها النيل ،
 ورأسه الشمالى يخرج من تحته^(٤) نيل غانة . وفي شرقيه بلاد) كوكو^(٥) ، (وهى منسوبة
 إلى مدينة صاحب البلاد ، وهو) من كفار السودان ، ويجهل كوكو يضرب المثل^(٦) . وهو
 يقاتل^(٧) من غربيه مسلمى^(٨) غانة ، ومن شرقيه مسلمى^(٨) الكاتم^(٩) . ومدينة كوكو في
 شرقى النهر المنسوب إليها حيث الطول أربع وأربعون درجة والعرض عشر درجات^(١٠)
 وخمس عشرة دقيقة .

(٢) ومنبع نهر كوكو^(١١) المنفرد^(١٢) عن النيل من جبل مقورس^(١٣) . وهو من الجبال
 التي ذكرها بطليموس^(١٤) ، حده الشمالى حيث الطول ثلاث وأربعون درجة وخمس
 وثلاثون دقيقة والعرض خارج عن الإقليم الأول إلى الثانى . ويتصل به جبل بدى^(١٥)
 المتصل ببحيرة كورى^(١٦) التي يخرج منها النيل . وقد قيل إن نهر كوكو مادته^(١٧) من بحيرة
 كورى ومن نيل غانة^(١٨) ، وإنه يغوص منه ماء كثير^(١٩) في هذا الجبل ، ثم يخرج^(٢٠) منه
 نهر كوكو ويمر^(٢١) شمالها^(٢٢) مسامتا^(٢٣) لنيل غانة حتى يغوص في رمال ودهاس في الجزء الثانى

L : (5) — . يخرج منه : P (4) — . الذى : P (3) — . كورى : L (2) — . بلا : P (1)
 P et O (7) — . ويجهلهم يضرب المثل : O ; وحبل كوكو يضرب به المثل : P (6) — . كوكوا
 O remplace التكرور : O ; الكاتم : L (9) — . مسلق : L (8) — . يقال : L ; يقاتل
 omis dans tous les mss. درجات (10) — . (التكرور par الكاتم systématiquement
 L et P (14) — . مقورس : P ; مقورس : L (13) — . المغرب : P (12) — . كوكو : L (11)
 كورى : O ; كورى : P ; كورى : L (16) — . بدى : P ; بدى : L (15) — . بطليموس
 P (20) — . كبير : L et P (19) — . وهو مل غانة : P (18) — . ماده : P (17) —
 مسامت : P (23) — . لشالها : L (22) — . وهو : P (21) — . خرج .

* L'édition du présent extrait du *K. al-ğugrāfiyā* d'Ibn Sa'īd est fondée sur trois manuscrits : le ms. 2234 de la Bibliothèque Nationale de Paris, le ms. n° 1524 du British Museum de Londres et le ms. n° 276 Bodl.

Seld. d'Oxford. Les parenthèses indiquent les passages omis dans le manuscrit d'Oxford. Les reconstitutions sont signalées par des astérisques.

مسامتا لوسط جزيرة التبر . وعليه مجالات كوكو⁽¹⁾ في شطيه ، وهم عراة مهملون . وفي طرفه الغربي مجالات بغامة⁽²⁾ ، وهم برابرسود من نوع كوكو .
 (٣) وبين كوكو ومدينة بدى⁽³⁾ التي يخرج من جنوبها⁽⁴⁾ نيل غانة أربع درجات .
 وخروجه حيث الطول ثمانى وأربعون درجة والعرض ست درجات ونصف . قال ابن فاطمة : فتكون⁽⁵⁾ مسافة جريه⁽⁶⁾ من بحيرة كورى إلى البحر المحيط بحساب تعويجاته⁽⁷⁾ نحو ثلاثة الآف ميل .

(٤) وفي⁽⁸⁾ هذا الجزء الثالث) بحيرة كورى⁽⁹⁾ التي يخرج منها نيل مصر ونيل مقدشو⁽¹⁰⁾ ونيل غانة ، وقد تقدم انحدار أنهار البطيحتين⁽¹¹⁾ إليها عند مماسه خط الإستواء ، وصعودها⁽¹²⁾ فوق الخط دائر على نصف درجة (يزيد قليلا أو ينقص قليلا ،) وطولها ألف ميل ، ورأسها الشرقى⁽¹³⁾ حيث الطول إحدى وخمسون درجة ، وآخرها الغربى⁽¹⁴⁾ مع خط الجزء الثالث ، ووسعها عند الرأس تسع درجات ونصف ، ثم تتشمر⁽¹⁵⁾ قليلا قليلا (على ما رسم) إلى أن يكون وسع وسطها أربعمئة ميل وخمسين ميلا ، ويكون وسع ذيلها ثلاثمئة وستين ميلا .

(٥) قال ابن فاطمة : ولم أر⁽¹⁶⁾ من رأى جانبها الجنوبي . وإنما يركبها⁽¹⁷⁾ الكانميون⁽¹⁸⁾ وجيرانهم ممن لقيناه بالجانب الشمالى . ويحدق بها من جميع⁽¹⁹⁾ جهاتها أُم طاغية من السودان الكفرة (الذين يأكلون الناس ،) أشهرهم⁽²⁰⁾ هؤلاء الذين نذكرهم⁽²¹⁾ :

(٦) فسكان⁽²²⁾ الجانب الشمالى منهم بدى⁽²³⁾ ، ومدينتهم تعرف بهم ، ومن تحتها يخرج نيل غانة ، (ومجالاتهم حولها .) ويجاورهم⁽²⁴⁾ من الجانب الغربى جابى⁽²⁵⁾ ، (وهم الذى يرددون أسنانهم ، وإذا مات لهم ميت دفعوه إلى جيرانهم يأكلونه⁽²⁶⁾ ، وكذلك يفعل

(1) L : كَوَكُوْ . — (2) L : بغامة ; P : نعامه . — (3) P : بدى . — (4) L : جنوبها . —
 — (5) L et P : فكون . — (6) P : جريته . — (7) L : نعو بجانه . — (8) P : فى . — (9) L et O : كُورَى . — (10) L : مقدشوا ; O : مقدشوا . — (11) P :
 — (12) O : صعودها . — (13) P et O : المشرق . — (14) P : المغربى . — (15) P : للتكرور . — (16) O : تركتها . — (17) P : ولم أرى . — (18) O : لسير . — (19) P :
 — (20) P : أكثر . — (21) Ainsi dans L et O ; P : الذين . — (22) P : سكان . — (23) O : بدى . — (24) P : ويجاورها . — (25) O : جابى ; L :
 — (26) P omet : يأكلونه . — (26) P : يأكلونه . — (26) P omet : يأكلونه . — (26) P omet : يأكلونه . — (26) P omet : يأكلونه .

معهم جيرانهم .) وعلى جنوبي البحيرة انكرار⁽¹⁾ وعلى شرقيها كورى⁽²⁾ الذين تنسب البحيرة إليهم .⁽³⁾

(٧) (وفي شرقي مدينة بدى⁽⁴⁾ من الكانم المسلمين⁽⁵⁾ مدينة) جاجة ، (وهي كرسى مملكة مفردة) ، لها⁽⁶⁾ مدن وبلاد ، وهي (الآن) لسلطان الكانم⁽⁷⁾ ، وهي موصوفة بالخصب (وكثرة الخيرات) ، وبها الطواويس والبيغاء والدجاج الرقط (والغنم البلق التي على قدر⁽⁸⁾ الحمير الصغار ولها صور تخالف صور⁽⁹⁾ كباشنا . والزرافات كثيرة في أرض جاجة⁽¹⁰⁾ .)

(٨) (وفي شرقي مدينتها على ركن البحيرة المغزا حيث دار صناعة سلطان الكانم⁽¹¹⁾ . وكثيرا ما⁽¹²⁾ يغزو من هناك⁽¹³⁾ في أسطوله بلاد الكفار التي على جوانب (هذه) البحيرة ويقطع على مراكبهم (فيقتل ويسبي . قال⁽¹⁴⁾ : وموضوع مدينة جاجة) حيث الطول ثمان وأربعون درجة وعشرون دقيقة والعرض سبع درجات .

(٩) (وفي سمت ركن البحيرة) حيث الطول إحدى وخمسون درجة (من مدن الكانم المشهورة) مانان⁽¹⁵⁾ وعرضها ثلاث عشرة درجة وفي شرقيها وجنوبيها قاعدة الكانم⁽¹⁶⁾ جيمي⁽¹⁷⁾ حيث الطول ثلاث وخمسون درجة والعرض تسع درجات (غير دقائق*⁽¹⁸⁾ ، وبها⁽¹⁹⁾ سلطان الكانم المشهور بالجهاد وأفعال الخير . وهو* محمد بن جيل⁽²⁰⁾ من ولد سيف بن ذى يزن . وكانت قاعدة* حدوده⁽²¹⁾ الكفرة قبل أن يسلموا مدينة مانان⁽²²⁾ . ثم أسلم منهم جده الرابع على يدى فقيه ففشا الإسلام في سائر بلاد الكانم⁽²³⁾ . ولهذا السلطان هناك

(1) L : أنكرار ; O : انكراز ; Ibn Khaldūn (Beirut) : افكراز ; Ibn Khaldūn (Bulāq) : وعلى (3) — . كورى : L (2) — . انكرز et انكرار : Maqrīzī, *Aġnās*, § 19 ; افكراز . بدى : P (4) — . جنوبي البحيرة كورى كورى وعلى شرقيها انكراز الذين تنسب إليهم البحيرة المذكورة . على دون : P (8) — . التكرور : O (7) — . ولها : P (6) — . المسلمون : P (5) — . دار صناعة التكرور : O ; الكانم : L (11) — . جاجة : L et P (10) — . صور : L omet (9) — . قال : P omet (14) — . ملك التكرور : O ajoute ici (13) — . وكثير ما : P (12) — . O ; الكانم : L (16) — . مانان : Abū I-Fidā (éd. Reinaud et de Slane) ; مانان : P (15) — . تسع : P ; تسع غير دقائق : L (18) — . جيمي : P ; جيمي : L et O (17) — . التكرور : P (20) — . فيها par بها et remplace : P omet le waw (19) — . تسع درجات : O ; دقائق : P et donne le nom sous la forme de محمدى : L ; محمدى حل : L (21) — . مانان : L (22) — . حدوده . على يد فقيهاء الإسلام في بلد الكانم : P (23) — . مانان : P ; مانان : L (22) — .

مثل مملكة (1) تاجوه ومملكة (2) كوار ومملكة فزان * (3) ، وقد أيدته الله وكثر نسله وعساكره .
والثياب تحمل له من الحضرة التونسية ، وعنده الفقهاء .

(10) وله في سمت جيمي (4) على آخر هذا الجزء في (5) ، فيها بساتين (6) له ومنزله (7) وحرافة (8) ، وهى على غربى النيل الآتى لمصر وبينها وبين جيمي (9) أربعون ميلا . وفواكههم لا تشبه فواكهنا . ويوجد عندهم الرمان والخوخ كثيرا . وقد عانوا (10) قصب السكر فأنجب عندهم قليلا ، ولا يشتغل (11) به إلا السلطان ، وكذلك العنب والقمح .

(11) ومخرج (هذا) النيل المصرى (في هذا الجزء) من بحيرة كورى (12) حيث الطول إحدى وخمسون درجة ونصف (13) والعرض ست درجات . وعند اندفاعه من البحيرة (14) مدينة كورى (15) (للسودان الذين يأكلون الناس ، وهى في شماليه وغربيه (16) حيث جبل المقسم الممتد (17) من أول ركن البحيرة الشرقى الجنوبي إليها . ومن تحت هذا الجبل أيضا يخرج نيل مقدشو بالقرب من خط الاستواء ومن خلف الحط وقد ذُكر .

(12) وفي (18) داخل بحيرة كورى جبل لوراطس ، وهو واقع في هذا الجزء الثالث . ذكر بطليموس أنه يبدأ (19) حيث (20) الطول ثلاث وأربعون درجة والعرض ثلاث درجات وعشرون دقيقة ، وينتهى حيث الطول ثمان وثلاثون درجة وخمس وأربعون دقيقة والعرض واحد . ويقال له أيضا جبل الذهب . والسودان يزعمون (21) أن الذهب الذى يوجد على بلاد النيل (22) عند مده إنما هو من معادن هذا الجبل ، ولا يقدر أحد على قربه من كثرة ما فيه من الثعابين والوحوش المهلكة . وجوانبه الساحلية ملاءى من التماسيح وخيل النيل . وقد قيل إن فرس النيل لا يصطاد (23) في هذه البحيرة وإنما يصاد (24) في نيل غانة ونيل النوبة .

. جيمي : L et P (4) . — . فران : L et P (3) . — . مسلكة : L (2) . — . سلطنة : P (1) .
P (8) . — . مسره : L ; مستنزه : P (7) . — . بستان : L (6) . — . بي ou ني : L (5) .
— . يستغل : L et P (11) . — . غانوا : L (10) . — . خيمي : P ; جيمي : L (9) . — . حرافة :
كورئى : L (15) . — . الجزيرة : L (14) . — . ونصف : P omet (13) . — . كورئى : L (12) .
L (19) . — . وقد ذكروا في : P (18) . — . المستدير : P (17) . — . عرضه : P (16) .
— . بلاد دصيل : L (22) . — . تزعم : P (21) . — . احت : P (20) . — . يبدوا : P ; يبدو :
P (23) . — . تصاد : P (24) . — . يصاد : P (23) .

(١٣) وفي شرقى جبل مقورس (١) الفاصل بين الكانم (٢) وكوكو مجالات الكانم وأتباعهم من البرابر الذين أسلموا على يدى بن حيل (٣) سلطان الكانم وهم له عميد يغزو بهم (٤) وينتفع بجماهم التى ملأت تلك الأقطار .

(١٤) وفي شرقى مانان (٥) مجالات الزغاويين ومعظمهم مسلمون تحت طاعة الكانمى . وفي شمالى مانان (٦) ومجالات الكانم مجالات أكوار التى مدنهم المشهورة فى الإقليم الثانى ، وهم مسلمون تحت طاعة الكانمى .

(١٥) الجزء الرابع من الإقليم الأول . يمر من أوله النيل المصرى (٧) ثلاث درجات فى بلاد * تبه (٨) ، وهم سودان (٩) كفار يفصلون بين الكانم والنوبة ، ثم يغوص (١٠) فى الرمال حيث العرض تسع درجات ويمرت تحت الأرض على زعمهم ملتويا من الجنوب إلى الشمال ، فلا يظهر إلا حيث الطول ثمان وخمسون درجة العرض إحدى عشرة درجة .

على يد بن حيل : P (3) — . بين جبل الكانم : L (2) — . م . م س : L (1) illisible, peut-être — . ماتان : P (6) — الاقطار فى مجالات مانان : P (5) — . وهم له عميد يغزونهم : P (4) — . النيل المغربى : P (7) — . Maqrizī (éd. Wiet, chap. XXXI, p. 266) ; نته : P ; نته : L (8) — . النيل المغربى : P (7) — . يغوص : L (10) — . سود : L (9) — . تبه ، نته

TRADUCTION

(1) Troisième section du premier climat *^(a).

On y rencontre d'abord la montagne Talā^(b), dont l'extrémité méridionale est située dans *le lac Kūrā*^(c), *d'où sort le Nil*, tandis qu'à son extrémité septentrionale le Nil de Ġāna passe à ses pieds^(d). A l'est de cette montagne, s'étend le pays de Kawkaw dont le nom vient de la ville où réside le roi du pays^(e). Ce dernier est un infidèle du pays des Sūdān. L'ignorance des gens de Kawkaw est proverbiale. Le roi de Kawkaw fait la guerre aux musulmans de Ġāna à l'ouest et aux musulmans de Kānem à l'est. La ville de Kawkaw est située sur la rive orientale du fleuve qui porte son nom par 44° de longitude et 10° 15' de latitude.

(2) Le fleuve de Kawkaw, qui est indépendant du Nil, prend sa source dans la montagne de Maqūras qui compte au nombre des montagnes citées par Ptolémée^(f). Sa limite septentrionale est à 43° 35' de longitude, tandis que sa latitude dépasse le premier climat en direction du second. La montagne de Badī^(g), qui touche au lac Kūrā dont sort le Nil, lui est contiguë. [On dit aussi que le fleuve de Kawkaw est alimenté par le lac Kūrā et le Nil de Ġāna dont une grande partie des eaux disparaîtrait sous cette montagne pour ressortir comme fleuve de Kawkaw; celui-ci passerait au nord du lac, au zénith du Nil de Ġāna et se perdrait dans les sables et les terres meubles du deuxième climat, sur le méridien du centre de l'île de l'or]^(h). Sur ses bords se trouvent les domaines des Kawkaw qui sont nus et sauvages⁽ⁱ⁾. A son extrémité occidentale sont les domaines des Baġāma qui sont des Berbères noirs à l'instar des Kawkaw^(j).

(3) Entre Kawkaw et la ville de Badī, au sud de laquelle sort le Nil de Ġāna, il y a quatre degrés^(k). *Ce fleuve sort du lac à un lieu situé par 48° de longitude*^(l). Ibn Fāṭima dit : « Son cours, depuis le lac Kūrā jusqu'à l'Océan, en tenant compte de ses méandres, est environ de 3.000 milles ».

* Les passages en italique correspondent à des renseignements originaux transmis par Ibn Fāṭima. Les crochets indiquent des em-

prunts au texte d'al-Idrīsī ayant subi peu de modifications.

(4) *Dans cette troisième section se trouve le lac Kūrā, d'où sortent le Nil d'Égypte, le Nil de Maqdašū^(m) et le Nil de Ġāna. Nous avons déjà parlé des fleuves qui descendent des deux Baṭīḥa⁽ⁿ⁾ (et qui se jettent dans le lac Kūrā) là où il touche à l'équateur. De même nous avons déjà dit que le lac Kūrā s'étend au-dessus de l'équateur d'un peu plus ou d'un peu moins d'un demi degré^(o). Sa longueur est de 1.000 milles. Son extrémité orientale est à la longitude de 51° et son extrémité occidentale correspond à la ligne de la troisième section. Au début, il a une largeur de 9° ½, puis il se rétrécit peu à peu, ainsi qu'il a été dessiné^(p), pour atteindre en son centre une étendue de 450 milles. L'autre extrémité a une largeur de 360 milles^(q).*

(5) *Ibn Fāṭīma dit : « Je n'ai connu personne qui ait vu son rivage méridional. Il est cependant sillonné par les barques des Kānem et de leurs voisins, gens que nous avons rencontrés sur ses rives septentrionales »^(r). Tout autour vivent des peuples sauvages, des Noirs impies et anthropophages dont nous allons citer les plus connus.*

(6) *Sur la rive septentrionale il y a entre autres les Badī^(s), dont la capitale porte le nom. C'est en dessous (au sud) de cette ville, que sort le Nil de Ġāna. Leurs domaines s'étendent autour de leur ville. Leurs voisins à l'ouest sont les Ġābī^(t). Ce sont eux qui se liment les dents. Lorsque quelqu'un d'entre eux meurt, ils le donnent à leurs voisins pour qu'ils le dévorent, et leurs voisins font de même à leur égard. Au sud du lac sont les Ankarār^(u) et à l'est les Kūrā qui ont donné leur nom au lac^(v).*

(7) *A l'est de la ville de Badī, on trouve, chez les Kānem musulmans, la ville de Ġāḡā, qui est le siège d'un royaume indépendant comptant des villes et des dépendances^(w). Ce royaume appartient maintenant au sultan de Kānem; il se signale par sa fertilité et l'abondance des vivres. On y trouve des paons et des perroquets, des pintades et des moutons à la toison tachetée qui sont aussi grands que des petits ânes et ne ressemblent pas à nos béliers. Les girafes sont nombreuses dans le pays de Ġāḡā.*

(8) *A l'est de cette ville, à l'angle du lac, se trouve al-Maḡzā^(x) et c'est là qu'il y a l'arsenal du sultan de Kānem. Souvent le sultan part de là avec sa flotte pour razzier le pays des infidèles, situés autour du lac; il attaque leurs embarcations,*

tuant et faisant des captifs. (Ibn Fāṭima) dit : « la position de la ville de Ġāḡā est à 48° 20' de longitude et 7° de latitude » (y).

(9) A la hauteur d'un angle du lac, par 51° de longitude, se trouve Mānān, une des villes célèbres du Kānem, par 13° de latitude (z). Au sud-est de cette ville est située la capitale du Kānem, Ġīmī, à 53° de longitude et 9° de latitude moins quelques minutes (aa). C'est la résidence du sultan des Kānem célèbre par ses actes pieux et la guerre sainte qu'il mène contre les infidèles. Ce sultan, qui se nomme *Muḥammad b. Ġīl (ab), est de la descendance de Sayf ibn Di Yazan (ac). La capitale de ses ancêtres infidèles, avant leur conversion à l'islam, était la ville de Mānān (ad). Puis son quatrième grand-père se convertit à l'islam sous l'influence d'un jurisconsulte (ae). L'islam alors se répandit dans le reste du pays de Kānem (af). Ce sultan possède d'autres royaumes comme celui de Tāḡuwa (ag), celui de Kawār (ah) et celui de Fezzān (ai). Dieu l'assista : sa postérité et ses soldats se multiplièrent. Il reçoit ses vêtements de la capitale tunisienne (aj). Il a des jurisconsultes.

(10) Sur le méridien de Ġīmī, à l'extrémité de cette section, il possède Nayy, ville qui renferme des jardins qui sont à lui, une promenade et un bateau de plaisance. Elle est sur la rive occidentale du Nil qui descend vers l'Egypte, à 40 milles de Ġīmī (ar). Les fruits (de ces jardins) ne ressemblent pas aux nôtres. On trouve chez eux des grenades et des pêches en abondance. Ils ont tenté la culture de la canne à sucre, mais le résultat a été médiocre. Seul le sultan s'en préoccupe, comme il se préoccupe de celle de la vigne et des céréales.

(11) L'origine de ce Nil d'Egypte est dans cette section-ci; il sort du lac de Kūrā par 51° 30' de longitude et 6° de latitude (al). A sa sortie du lac se trouve la ville du Kūrā qui est aux Sūdān anthropophages. Cette ville est au nord-ouest du Nil, là où se trouve la montagne al-Muqassim (am) qui s'étend depuis la ville jusqu'à l'angle sud-est du lac. Au pied de cette montagne sort également le Nil de Maqdašu (an), non loin de la ligne équatoriale mais au-delà de celle-ci, comme il a été dit (ao).

(12) A l'intérieur du lac Kūrā est la montagne Lūrātis (af) : elle fait partie de la troisième section. Ptolémée a mentionné qu'elle commence à 43° de longitude et 3° 20' de latitude pour finir à 38° 45' de longitude et 1° de latitude (aq). [On l'appelle aussi la montagne de l'or. Les Sūdān prétendent que l'or que l'on trouve

dans les régions inondées par les crues du Nil, provient des gisements de cette montagne. Personne ne peut s'en approcher, tant les serpents et les animaux dangereux y pullulent. Ses rives regorgent de crocodiles et d'hippopotames] ^(ar). *On dit aussi que l'hippopotame n'est pas chassé dans ce lac; mais on le chasse dans le Nil de Ġāna et le Nil des Nūba.*

(13) A l'est de la montagne de Maqūras séparant le Kānem de Kawkaw, on trouve les domaines des Kānem et des Berbères qui leur font suite et qui ont été islamisés par *Ibn Ġīl, sultan du Kānem. Ils sont ses esclaves et il entreprend des razzias avec eux et fait bon usage de leurs chameaux qui abondent dans ces régions ^(as).

(14) A l'est de Mānān, on trouve les domaines des Zaġāwa ^(at) qui sont, pour la plupart, des musulmans obéissant au roi de Kānem (al-Kānemi) ^(au). Au nord de Mānān et des domaines du Kānem, viennent les terres des Akwār dont les villes célèbres sont situées dans le deuxième climat. *Ce sont des musulmans obéissant au roi de Kānem (al-Kānemi)* ^(av).

(15) Quatrième section du premier climat. *Au début de cette section, le Nil d'Égypte coule durant 3° dans le pays des *Tubu* ^(aw), *qui sont des Sūdān impies séparant le Kānem du (pays des) Nūba. Ensuite il s'enfonce dans les sables par 9° de latitude* ^(ax). Puis, à ce qu'on prétend, il poursuit sa course sous terre, faisant un coude du sud au nord. Il ne réapparaît que par une longitude de 58° et quelques minutes de longitude et 14° 15' de latitude.

COMMENTAIRES

(a) Ibn Sa'īd suit de près la division de la terre en climats et en sections d'al-Idrīsī qui lui-même s'inspire de Ptolémée : sept climats (sing. *iqḷīm*) se succédant dans le sens sud-nord et dix sections (sing. *ġuz'*) dans le sens est-ouest. Au-delà du premier climat s'étend, d'après Ibn Sa'īd, une zone subéquatoriale dans laquelle, à partir d'une certaine latitude, toute vie humaine devient impossible par excès de chaleur.

(b) Sur la carte de Ptolémée, la montagne de Ṭalā donne naissance au fleuve de Nigir (cf. Y. Kamal, *Monumenta*, II (1), f. 152 r° et f. 154 r°; v. a. K. Müller, *Claudi Ptolemoei geographica*, II, 1901, 737). Al-Ḥuwārizmī fournit la même information sans toutefois citer le nom du fleuve (cf. K. *ṣūrat al-arḍ*, éd. v. Mzik, 40, 110). Sur sa carte, al-Idrīsī

situe la montagne de Talā dans la sect. I du clim. I, au sud du Nil des Sūdān, mais il n'en fait pas mention dans son texte. Le Petit Idrīsī reprend les données de Ptolémée en affirmant que celui-ci aurait fait de cette montagne la source du « fleuve des Sūdān » (cf. Y. Kamal, *Monumenta*, III (4), f. 906 r°).

(c) Nom qui apparaît pour la première fois dans la Géographie d'Ibn Sa'īd et qui désigne incontestablement le lac Tchad (la citation d'al-Maqrīzī, rapportée par de Goeje, n'est pas un emprunt à al-Idrīsī — comme l'affirme par erreur al-Maqrīzī — mais à Ibn Sa'īd; cf. *Description*, 18, n. 1).

(d) Le Nil de Gāna d'Ibn Sa'īd correspond en gros au Nil des Sūdān d'al-Idrīsī (cf. *infra* n. (l)).

(e) Il est difficile de se prononcer sur l'authenticité de ce passage. D'après al-Idrīsī « le roi de Kawkaw ... fait la *ḥuṭba* en son propre nom », ce qui sous-entend qu'il était musulman (éd. de Goeje, 11). Les inscriptions des stèles trouvées au nord de Gao laissent supposer que les rois de Kawkaw étaient encore musulmans dans la première moitié du XIII^e siècle (P. Moraes Farias, « Du nouveau sur les stèles de Gao », *Bull. IFAN*, 1974, (3), 511-524). Faut-il dès lors penser qu'Ibn Sa'īd, ayant mal lu al-Idrīsī, ait fait des rois de Kawkaw des rois païens afin de pouvoir les opposer aux musulmans du Gāna (qui n'existe plus à son époque) et du Kānem ?

(f) La montagne Maqūras n'est citée sous cette forme ni par Ptolémée, ni par al-Idrīsī. On trouve cependant dans le texte d'al-Idrīsī (sect. III, clim. II) une montagne appelée متور (Maqūr) ou, dans d'autres manuscrits, معون (Ma'ūn), متورور (Maqrūr) et معروف (Ma'rūf) (éd. de Goeje, 40; *Opus Geogr.*, II, 119). Sur la carte reconstituée par Miller, la montagne figure sous le nom de Ma'ūn (cf. Y. Kamal, *Monumenta*, III (4), f. 867). Ibn Sa'īd fait débiter les montagnes Maqūras dans la troisième section du clim. II, où elles donnent naissance au fleuve de Kawkaw, mais d'après lui, elles trouvent leur plus grande extension dans la troisième section du clim. I séparant le territoire de Kawkaw de celui du Kānem (cf. *infra* § 13).

(g) Badī. Nom dérivé de celui du peuple des Bedde qui subsiste jusqu'à nos jours (cf. n. (s) p. 172). La montagne des Badī (Bedde) a vraisemblablement été inventée dans le souci d'embellir la carte. Sinon il aurait fallu admettre que le territoire des Bedde s'étendait au XIII^e siècle jusque dans la région montagneuse du Munio à 300 km à l'ouest du lac Tchad ce qui paraît peu probable. Se fondant vraisemblablement sur le texte complet d'Ibn Sa'īd, al-Maqrīzī cite un royaume du nom de Muniyū et une nation appelée Badī qui n'avaient rien en commun (cf. D. Lange, « Un texte de Maqrīzī sur les 'races des Sūdān' », *Annales islam.*, 15, 1979, 202-203).

(h) Passage tiré du *K. nuzhat al-muštāq* d'al-Idrīsī (éd. de Goeje, 38). Ibn Sa'īd mentionne en plus le lac Kūrā, distingue entre le fleuve de Kawkaw et le Nil de Ġāna et situe la disparition du fleuve de Kawkaw par rapport à l'île de l'or comme al-Idrīsī le fait sur sa carte mais non dans son texte. On notera que la deuxième hypothèse d'al-Idrīsī, reprise ici par Ibn Sa'īd, situe Kawkaw correctement sur le bord du grand fleuve du Sūdān Occidental (le Niger).

(i) On retrouve ici le thème du primitivisme des Kawkaw dont on s'explique mal l'origine. Que les Kawkaw soient décrits comme un peuple riverain ne prouve pas qu'on est en face d'une information réelle sur les Songhay, car l'auteur a pu aboutir à cette conclusion par déduction en se fondant uniquement sur les données d'al-Idrīsī.

(j) Seuls les Baġāma sont désignés par al-Idrīsī comme des « Berbères noirs », mais l'habillement des habitants de Kawkaw, décrit par le même auteur, a pu inciter Ibn Sa'īd à considérer les Kawkaw également comme des « Berbères noirs ».

(k) Badī. Sur la carte d'Ibn Sa'īd, la « ville de Badī » devait se trouver au bord du lac Kūrā, car Kawkaw était située à 44° de longitude et le commencement du Nil de Ġāna à 48°. Plus loin l'auteur laisse cependant entendre que la « ville de Badī » se trouvait à l'ouest de la « ville de Ġāġā » (§ 7) qui elle-même se trouvait à l'ouest de Maġzā « arsenal » du roi du Kānem situé au bord du lac Tchad (§ 8). Peut-être est-il possible de concilier ces indications contradictoires si l'on suppose que l'auteur désigne sous le nom de Badī, d'une part, les Bedde au sens propre (vivant peut-être dès cette époque à l'ouest du Bornu) et d'autre part toutes les populations autochtones qui occupaient la vallée de la Komadugu Yobe avant l'arrivée des kanuriphones. En outre, on sera tenté de mettre en rapport la notion d'une « ville de Badī » située au commencement du Nil de Ġāna, avec l'existence d'une ville relativement importante à 21 km de l'embouchure de la Komadugu Yobe, appelée Yoo, qui semble avoir été à l'origine du nom de cette rivière (Komadugu Yo-be = en kanuri : « fleuve de Yo »). D'après les fouilles effectuées par G. Connah au site de Yoo, la ville était habitée du IX^e au XV^e siècle par une population de pêcheurs dont on peut supposer qu'ils n'étaient pas des Kanuri (cf. « Recent contribution ... », 58-59).

(l) Les indications sur le début du Nil de Ġāna reposent certainement sur des informations véridiques concernant la Komadugu Yobe bien que, contrairement au cours réel de cette rivière, Ibn Sa'īd fasse sortir son Nil de Ġāna du lac Tchad perpétuant en cela le schéma du Nil des Sūdān hérité d'al-Idrīsī. A ce propos on notera que d'après les indications d'Ibn Sa'īd, le Nil de Ġāna sort du lac Tchad à une latitude plus septentrionale que le Nil d'Égypte, ce qui est vrai si l'on compare l'embouchure de la Komadugu Yobe à celle du Baḥr al-Ġazāl. L'emplacement des Bedde le long du Nil de Ġāna est un autre argument en faveur de l'identification proposée ici.

(m) Plus loin l'auteur fournira des indications plus précises sur le Nil d'Égypte et sur le Nil de Maqdašū (cf. *infra*, § 11).

(n) Suivant al-Idrīsī, Ibn Sa'īd suppose que les cours d'eau provenant des sources du Nil se jettent dans deux lacs appelés *baṭiḥa*, d'où sortent d'autres cours d'eau qui formeront plus au sud un troisième lac portant le nom de lac Kūrā et non pas, comme chez al-Idrīsī, *al-baṭiḥa al-kubrā*.

(o) Le nom du lac Kūrā apparaît en effet une première fois dans la sect. III du climat subtropical où l'auteur décrit le schéma des sources du Nil (cf. éd. Vernet, 12-13).

(p) Allusion à une carte que l'auteur avait sous les yeux quand il composa le présent texte. Elle fut vraisemblablement l'œuvre d'Ibn Sa'īd lui-même et non pas celle d'Ibn Fāṭima.

(q) D'après les indications fournies par Ibn Sa'īd dans le présent passage, 1° de longitude correspond à 66,6 milles (car 1.000 milles = 15°). Pour al-Idrīsī, 1° correspond à 75 milles (cf. K. Miller. *Mappae Arabicae*, 1 (2), 62).

(r) Il est difficile d'apprécier l'étendue exacte des emprunts faits par Ibn Sa'īd à l'ouvrage du voyageur Ibn Fāṭima.

(s) Les Badi sont sans doute identiques aux Bedde qui habitent actuellement la région entre la Komadugu Yobe et la Komadugu Gana au sud-ouest de la ville de Gashua (v.a. *supra* n. (g) et n. (k). Enserés entre les Ngizim de l'ouest et ceux de l'est, les Bedde ont certainement occupé à une époque antérieure une région plus en aval de la Komadugu Yobe d'où ils ont été repoussés par la lente progression des Kanuri. Ibn Furṭū, au XVI^e siècle, les signale déjà dans la région de leur habitat actuel (où ils subissaient les attaques des Ngizim; cf. K. *Bornū*, f. 8; trad. Redhouse, 205). D'après les traditions relevées par Nachtigal, ils auraient été à l'origine du groupe kanuriphone des Mobber qui occupent aujourd'hui toute la vallée de la Komadugu Yobe entre Damasak et le lac Tchad (Nachtigal, *Sahara*, II, 429). Il semble donc que l'on puisse accepter qu'à l'époque d'Ibn Sa'īd la zone d'habitation des Bedde (au sens large) se soit étendue jusqu'au bord du lac Tchad (v.a. *infra*, n. y), en dépit du fait qu'au XVI^e il subsistait encore des groupes autochtones aux alentours immédiats de Birnī Gazargamo. Ibn Furṭū ne laisse apparaître aucun lien de parenté entre eux et les Bedde (K. *Bornū*, ff. 10-28; trad. Redhouse, 207-219). Al-Maqrīzī signale que les Badi étaient une nation nombreuse dont le roi portait le nom (ou titre) de Zābūmī, mais il ne fournit aucune indication permettant de les situer géographiquement (cf. D. Lange, « Un texte de Maqrīzī ... », 203).

(t) Ġābī. On aurait pu s'attendre à ce que, à l'ouest des Bedde, l'auteur cite le nom de la tribu des Ngizim ou celui des Hausa. Or, d'après une version de la légende de Bayajidda, enregistrée au début de ce siècle par A. Mischlich, le royaume hausa de Daura portait en un premier temps le nom de Gābi (de là l'expression hausa : « Daura est la mère de l'ensemble du pays hausa, elle est Gābi, la tête du pays »). Ce ne fut qu'à la suite du mariage de la reine de Gābi avec un dignitaire fugitif du Bornū (Bayajidda) que le chef-lieu du royaume acquit les proportions d'une véritable ville (*birni*) et qu'il fut appelé Daura (Mischlich, « Uber Sitten und Gebräuche in Hausa », *Mitt. Sem. Orient. Spr.*, 1907, 155-181. Le même rapprochement fut déjà suggéré par J. Marquart, *Die Beninsammlung*, 97).

D'autre part on notera que le nom de Gabī peut aussi être rapproché de celui des Gubawa, un sous-groupe ethnique qui, à l'extrême ouest des Hausa, exerçait le pouvoir sur le pays mawri jusqu'à l'avènement, au XV^e siècle (ou avant), d'une dynastie d'origine bornūane appelée Aréwa (cf. Landeroin in J. Tilho, *Documents scientifiques*, II, 493-494). Sur la base des rapprochements précédents, on peut être tenté de voir dans le Ġābī d'Ibn Sa'īd un groupe de proto-hausa qui, à cette époque, vivait encore en dehors de la zone d'influence du Kānem-Bornū.

(u) Le nom d'Ankarār correspond vraisemblablement à une déformation du nom de Makari sous lequel les Kanuri désignent le peuple des Kotoko (Nachtigal, *Sahara*, II, 426-428; J. Lukas, *A Study of the Kanuri Language*, p. x) dont les buttes d'habitation s'étendent sur tout le pourtour méridional du lac Tchad (cf. J.P. Lebeuf, *Carte archéologique du lac Tchad*, Paris, 1969). Au XVI^e siècle les noms de plusieurs localités de cette région ont été portés à la connaissance du géographe italien Anania (cf. D. Lange et S. Berthoud, « L'intérieur de l'Afrique Occidentale ... », *Cah. Hist. Mond.*, 1972, 301). Ecrivant en 1576, Ibn Furṭū laisse entendre que la plupart des cités-Etats kotoko étaient à cette époque politiquement dépendants du Bornū (*K. Bornū*, ff. 64, 65, 69; trad. Redhouse, 246, 247, 250). On peut formuler l'hypothèse que les murs d'enceinte des cités kotoko datent du XIII^e siècle et qu'ils furent érigés à la suite des premières manifestations expansionnistes du Kānem (cf. G. Connah, « The Daïma sequence ... », *Journ. Afr. Hist.*, 1976, 348)?.

(v) Les Kura sont sans doute identiques aux Kuri qui habitent les îles de la partie sud-orientale du lac Tchad (Nachtigal, *Sahara*, II, 362) et qui se sont récemment de nouveau établis sur le littoral où les situe Ibn Sa'īd (Le Rouvreur, *Sahéliens et Sahariens du Tchad*, 239-246). Parlant une langue tchadique proche de celle des Buduma, les Kuri sont beaucoup plus fortement marqués par la culture kanembu que les autres habitants des îles (H. Carbou, *La région du Tchad et du Ouadaï*, 109). Leur longue cohabitation avec les Kanembu, d'abord sur la terre ferme et ensuite sur les îles, a peut-être aussi entraîné un processus d'assimilation ethnique qui a fortement réduit leur nombre

(aujourd'hui estimé à 10.000). D'après des traditions orales rapportées par Nachtigal, les Kuri étaient plus anciennement établis sur les îles du lac Tchad que les Buduma. Au XIX^e siècle ils furent encore considérés comme « les véritables maîtres du lac Tchad » (Nachtigal, *Sahara*, II, 362).

(w) Ğāğā. Il ressort du texte que Ğāğā était une ville habitée par des Kanembu/Kanuri (*min al-Kānem al-muslimīn*) qui, dans la première moitié du XIII^e siècle, fut dominée par le Kānem. Plusieurs sources postérieures mentionnent des noms de lieux qui ressemblent à celui de Ğāğā : écrivant vers le milieu du XIV^e siècle, al-'Umarī signale que le royaume du Kānem[-Bornū?] s'étendait depuis Zalā au nord jusqu'à Kākā au sud (cf. Cuoq, *Recueil*, 258); al-Qalqashandī, au contraire, affirme qu'à l'époque d'al-Zāhir Barqūq (1389-1399), Kākā était la capitale du Bornū (*Subḥ al-a'sā*, V, 279; trad. Cuoq, *Recueil*, 370); enfin, les auteurs du *Dīwān* laissent entendre que les Sēfuwa, après avoir été contraints d'abandonner le Kānem, s'établirent au Bornū dans une région appelée Kağā (cf. D. Lange, *Chronologie*, 45, 76). Il est fort possible que ce dernier lieu soit identique, comme le pensait Barth, à la province bornūane de Kaga/Kawa (*Travels and Discoveries*, New York, 1858, II, 587), située à l'ouest de la ville actuelle de Maiduguri (v.a. Nachtigal, *Sahara*, II, 423). Même si une localisation au sud du Bornū semble être exclue pour Ğāğā (cf. *infra*, n. y) on ne peut pas écarter la possibilité que la ville mentionnée par Ibn Sa'īd soit identique à une ou plusieurs des différents Kākā/Kağā cités.

(x) Al-Mağzā est vraisemblablement la forme arabe d'un nom kanuri (dérivé d'*al-mağzan* - « le magasin »?). Le fait que l'auteur ait recours à un nom arabe pour désigner une localité kanembu pourrait indiquer que celle-ci était surtout fréquentée par des étrangers (attirés peut-être par la perspective d'acquérir des esclaves). La localisation d'al-Mağzā à « un angle du lac » et à l'est de Ğāğā (peut-être au nord-est?) suggère que la base navale du roi de Kānem se trouvait à proximité de l'actuelle ville de Nguigmi. Aucun des deux noms n'est cité par Ibn Furṭū qui mentionne de nombreuses localités de cette région à propos des sept expéditions d'Idrīs Alawōma contre les Bulāla du Kānem (*K. ġazawāt Kānem*).

(y) Ğāğā. On notera que d'après les coordonnées fournies par l'auteur, Ğāğā se trouvait au NE de la « ville de Badī » et non pas à l'est comme il est dit dans le texte. L'une et l'autre de ces orientations sont cependant incompatibles avec une localisation de la « ville de Badī » à l'entrée du Nil de Ğāna. Néanmoins, il semble que l'on puisse concilier ces indications contradictoires si l'on admet que « la ville de Badī » était effectivement située proche de l'embouchure de la Komadugu Yobe mais que l'auteur de la carte déplaça celle-ci vers l'ouest pour tenir compte de l'extension considérable attribuée au lac Kūrā (cf. ma reconstitution de cette carte). Si l'on suppose que l'entrée du Nil de Ğāna se trouvait en réalité à 49° de longitude (ce qui correspondrait à la réalité si ma

reconstitution de la carte d'Ibn Sa'īd est exacte) le rapport serait inversé : « la ville de Badi » se trouverait au SE de la « ville de Ğāğā » et le territoire des Badi s'étendrait au bord du lac Tchad comme il est affirmé dans le texte (§ 6). La « ville de Ğāğā » en revanche, se trouverait toujours à une certaine distance du lac, à l'ouest de Mağzā.

Quant à l'emplacement réel de la « ville » (ou du « pays ») de Ğāğā, il faut sans doute le situer dans la moyenne vallée de la Komadugu Yobe : la fertilité et l'opulence de Ğāğā excluent aussi bien une localisation dans la région aride — et actuellement impropre à l'agriculture — qui s'étend entre la Komadugu Yobe et l'angle nord-ouest du lac Tchad, qu'une position dans la région sablonneuse qui s'étend au sud de la rivière jusqu'à proximité de la ville actuelle de Maiduguri (à l'exception des abords du lac Tchad). Sur le plan historique, il semble également beaucoup plus vraisemblable que les renseignements d'Ibn Sa'īd se rapportent à la lente infiltration des Kanuri dans la vallée de la Komadugu Yobe et non pas à une migration massive et précoce de groupes kanuri jusque dans la région actuelle de Kaga, à l'est de Maiduguri, hypothèse qui ne pourrait être fondée sur rien d'autre qu'une vague ressemblance de noms.

(z) Mānān. Les coordonnées fournies par Ibn Sa'īd situent Mānān au NNO de Ğīmī (et non pas au NO, comme l'indique le texte). Sur la carte d'al-Idrīsī, Mānān se trouve presque à l'est de Anġīmī (Ğīmī), tandis que la carte du Petit Idrīsī donne déjà la même orientation qu'Ibn Sa'īd. Le nom de Mānān paraît aussi dans le texte d'al-Idrīsī, de même que dans un extrait d'al-Muhallabī transmis par al-Yāqūt (cf. *Nuzha*, éd. de Goeje, 12-13 et *Mu'ğam al-buldān*, éd. Wüstenfeld, II, 142; trad. Lange, *Chronologie*, 117). La désignation de Mānān comme « une des villes célèbres du Kānem » semble indiquer que l'auteur avait trouvé son nom dans une source antérieure, mais sa description comme capitale des rois païens du Kānem doit reposer sur un renseignement obtenu sur place par le voyageur Ibn Fāṭima (cf. *infra*).

Le site de Mānān n'a pas encore été découvert et ne semble même pas avoir fait l'objet de recherches sur le terrain. Si les indications d'Ibn Sa'īd sont exactes, il faut supposer que la ville se trouverait assez loin au nord du lac Tchad, peut-être dans une des cuvettes de la région du Manga (au nord du 15° parallèle) où, sous des conditions climatiques plus favorables que celles d'aujourd'hui, l'agriculture pouvait donner lieu à des rendements considérables (cf. Nachtigal, *Sahara*, II, 316).

(aa) Ğīmī n'a pas encore été identifiée d'une façon satisfaisante. Les indications disponibles par ailleurs confirment la justesse des coordonnées fournies par Ibn Sa'īd situant la ville entre le lac Tchad et le Baḥr al-Ġazāl. D'après les renseignements obtenus par Nachtigal, Ğīmī se trouvait en effet à la distance d'une journée de marche au nord-est de l'actuelle ville de Mao (*Sahara*, II, 327, 354). Urvoy situe Ğīmī à 55 km à l'est de Mao, mais on ne sait pas sur quelle source il se fonde (*Empire du Bornou*, 27, n. 2). Très précieuses et jusqu'à présent inexploitées, sont les indications sur Ğīmī

fournies par Ibn Furṭū dans son *K. ǧazawāt Kānem*. A propos de la cinquième expédition d'Idrīs Alawoma (1564-1596) au Kānem, nous apprenons que le sultan, venant du Bornū, se dirigea avec son armée vers l'est en direction de la ville de Mao (il s'agit de Mao Kudu situé à 5 km au nord-ouest de la ville actuelle; cf. Nachtigal, *Sahara*, II, 264); de là, il continua encore vers l'est, faisant une seule halte à Ġamra avant d'arriver à Šim (Ġīmī) (f. 70; trad. Redhouse, 88). Ibn Furṭū ajoute plus loin que Ġīmī était située à une distance de deux journées à l'est de Mao et à une journée à l'est de Ġamra (f. 98; trad. 106). Ailleurs nous apprenons que la localité de Kawāl (sans doute identique au Koal des cartes actuelles, situé à 14° 23' N et 16° 27' E) se trouvait à une distance d'une journée et demie à l'est de Ġīmī (f. 37; trad. 71). A partir de ces données, on peut faire l'hypothèse que le site de Ġīmī se trouve aux alentours d'un point théorique situé à 69 km au NEE de l'actuelle ville de Mao, ou, plus précisément, à 14° 17' N et 15° 57' E. Le repérage du site de Ġīmī sur place et son exploration archéologique auraient un intérêt considérable pour la reconstitution de l'histoire ancienne de Kānem, étant donné que la localité mentionnée par Ibn Furṭū sous le nom de Ġīmī correspond certainement au site de l'ancienne capitale permanente des Sēfuwa puisque l'auteur nous fait savoir qu'à cet endroit se trouvaient des lieux de sépulture des anciens rois du Kānem (f. 23; trad. 58).

(ab) Muḥammad b. Ġīl. Plus loin le sultan du Kānem sera désigné par une forme abrégée de ce nom, *Ibn Ġīl (§ 13). Ces deux appellations désignent incontestablement le roi du Kānem connu par les sources internes sous le nom de Dūnama Dabalēmi — d'après le nom de sa mère Dabalē (Dabalē-mi = « fils de Dabalē ») — ou celui de Dūnama b. Salmama — d'après le nom de son père Salmama — (cf. Ibn Furṭū, *K. Kānem*, f. 77; trad. 92). En arabe le nom de Dūnama fut au XVI^e siècle rendu par Aḥmad (cf. Ibn Furṭū, *K. Kānem*, f. 2, 7, 10; trad. 44, 47, 49), tandis que le nom de Salmama fut traduit par 'Abd al-Ġalīl (*ibid.* ff. 5-6; trad. 46). Al-Maqrīzī donne la généalogie de Dūnama Dabalēmi en utilisant, à une exception près, uniquement des noms arabes et en substituant deux fois le nom de Muḥammad à celui de Dūnama : Muḥammad b. Ġīl b. 'Abd Allāh b. 'Uthmān b. Muḥammad b. Ummay (cf. Lange, « Un texte de Maqrīzī ... », § 11). Grâce aux durées de règne indiquées dans le *Dīwān*, le règne de Dūnama Dabalēmi peut être daté de c. 1210 à c. 1248 (cf. Lange, *Chronologie*, 93-94).

(ac) Les sultans musulmans du Kānem (-Bornū) prétendirent descendre du héros yéménite Sayf b. Ǧi Yazan et furent de ce fait appelés Sefuwa (cf. Lange, *Chronologie*, 95-102).

(ad) En fait la paisible « conversion à l'Islam » rapportée par la tradition masque un changement dynastique avec des répercussions considérables sur l'ensemble de la société du Kānem (cf. D. Lange, « Progrès de l'Islam et changements politiques au Kānem

du XI^e au XIII^e siècle », *Jour. Afr. Hist.*, 1978, 495-513). Le déplacement de la capitale de Mānān à Ğīmī en fut sans doute une des conséquences, mais on peut penser que le choix d'une nouvelle capitale située plus au sud fut également motivé par la détérioration des conditions climatiques au XI^e siècle (cf. J. Maley, « Les variations du lac Tchad ... », 44-47).

(ae) Le quatrième grand-père de Muḥammad b. Ğīl (Dūnama Dabalēmi) fut précisément Ḥummay (c. 1075-1086) le fondateur de la dynastie des Sēfuwa (cf. Lange, *Chronologie*, 94).

(af) Plusieurs indices font penser que la grande vague d'islamisation du Kānem ne date que de la première moitié du XIII^e siècle (cf. Lange, « Progrès de l'Islam ... », 509-510).

(ag) D'après Ibn Sa'īd il conviendrait de distinguer entre la ville de Tāḡuwa — qui était la capitale des Zaḡāwa — et le peuple des Tāḡuwiyīn (éd. Vernet 30) : tandis que les habitants de la ville se seraient convertis à l'islam, acceptant l'autorité du roi du Kānem, le peuple lui-même des Tāḡuwiyīn serait resté en partie païen et réfractaire à l'autorité du Kānem (ms. L. f. 17 r^o; d'après le ms. P tous les Tāḡuwiyīn étaient des païens). Plus loin Ibn Sa'īd fait état d'une information reprise d'Ibn Fāṭima, selon laquelle le roi du Kānem et celui de Tāḡuwa (ce dernier régnant sur les Zaḡāwa?) déplacèrent leurs capitales loin des bords du Nil par crainte des moustiques (*ibid.*). Mis à part cette dernière information dont la validité peut paraître suspecte, Ibn Sa'īd semble s'inspirer largement d'al-Idrīsī qui donne les mêmes noms de villes et de peuples mais sans faire de Tāḡuwa la capitale des Zaḡāwa (éd. de Goeje, p. 12, 13). Quant à la situation religieuse, al-Idrīsī indique à plusieurs reprises que les Tāḡuwiyīn étaient des païens (*ibid.*, 13, 37, 40), mais il ne se prononce pas sur la religion des Zaḡāwa, pas plus qu'il ne précise le rapport des uns et des autres avec le Kānem. Ibn Sa'īd, au contraire, semble admettre une expansion considérable du Kānem allant de pair avec un vaste mouvement d'islamisation et manifestement il s'efforce de réorganiser les informations d'al-Idrīsī — en y intégrant très peu d'éléments nouveaux — afin de rendre compte des changements politiques ayant affecté l'ensemble de la région.

(ah) Sur le Kawār, cf. *infra* n. (av).

(ai) Fezzān. La domination du Kānem sur le Fezzān est indirectement confirmée par le voyageur Aḥmad al-Tiḡāni qui, au début du XIV^e siècle, fait état d'un renseignement selon lequel un des fils de Qaraqūš fut tué à Waddān, au nord du Fezzān, en 1258/9 par « un émissaire du roi du Kānem » (*Rihla*, éd. 'Abd al-Wahhāb, 111; trad. Cuoq, *Recueil*, 227). En effet, cet « émissaire » pouvait difficilement atteindre l'oasis du Waddān si le Fezzān lui-même n'était pas sous la domination du Kānem. Ecrivain au milieu du

XIV^e siècle, Šihāb al-Dīn ‘Umarī fait débiter le Kānem au nord par la ville de Zellā (située à 350 km au NE du Fezzān), mais on doit supposer qu’il se fonde sur une source plus ancienne (*Masālik al-abṣar*, trad. Gaudefroy-Demombynes, 43). On peut donc admettre qu’à l’époque de Dūnama Dabalēmi, l’autorité du roi du Kānem s’étendait effectivement sur le Fezzān. En revanche, on rejettera l’affirmation formulée ailleurs, selon laquelle la ville de Tādmakka faisait également partie du Kānem (éd. ‘Arabī, 115; trad. Cuoq, 217-8). Dans ce cas c’est sans doute la localisation de Tādmekka à proximité du Kānem et à l’est de la montagne de Maqūras (séparant le Kānem du Kawkaw) qui a conduit l’auteur à rattacher la ville au Kānem (il n’y a donc pas lieu de supposer qu’Ibn Sa‘īd ait confondu Tādmakka — déjà connue par l’auteur du Petit Idrīsī — avec la ville de Tadekka visitée par Ibn Baṭṭūṭa en 1353).

(aj) D’après Ibn Ḥaldūn, les rois du Kānem entretenaient des relations amicales avec la dynastie des Ḥafsīdes dès sa « fondation » (en 1228) (*K. al-ibar*, éd. de Slane, I, 262; trad. II, 109).

(ak) NAYY. Ville non identifiée. Mais d’après les indications fournies par Ibn Sa‘īd, Nayy se trouvait au bord du Baḥr al-Ġazāl à une distance de 40 milles à l’est de la capitale du Kānem. Le mille arabe s’étendant sur deux kilomètres, la ville de Nayy doit par conséquent être située à 80 km à l’est de Ġīmī. Or si l’on accepte notre localisation (théorique) du site de Ġīmī et si, à partir de ce point, on se dirige droit vers l’est, au bout de 80 km on arrivera au bord de la vallée du Baḥr al-Ġazāl, à un point ayant les coordonnées 14° 17’ N et 16° 40’ E. Peut-être cette coïncidence n’est-elle pas uniquement due au hasard.

(al) En réalité la région du déversoir du lac Tchad se trouve au sud-est du lac. Mais il est correct de situer le début du Nil d’Égypte (Baḥr al-Ġazāl) plus au sud que le début du Nil de Ġāna (Komadugu Yobe).

(am) Sur la carte d’al-Idrīsī la montagne *al-Muqassim* (« celle qui divise ») départage les deux bras du Nil — le Nil d’Égypte et le Nil du Sūdān — qui sont supposés sortir de la grande *baṭiḥa*. Ibn Sa‘īd faisant sortir trois bras du Nil de son lac Kūrā, place cette montagne entre le Nil d’Égypte et le Nil de Maqdašu et ceci sans doute en raison de leur moindre écartement, tandis que le Nil d’Égypte et le Nil de Ġāna sortent de deux côtés opposés du lac.

(an) Les indications sur le Nil de Maqdašu se rapportent vraisemblablement au Chari qui, venant du sud, traverse le pays des Makari (Kotoko) avant de se jeter dans le lac Tchad. Il n’est cependant pas à exclure qu’Ibn Sa‘īd ait également été influencé par une idée déjà exprimée par al-Mas‘ūdī selon laquelle une branche orientale du Nil débouche sur l’océan indien (*Murūğ al-dahab*, I, 205, 206; II, 383, 384).

(ao) Référence à la sect. III du climat subéquatorial où Ibn Sa'īd, après avoir décrit le système des sources du Nil, fait déjà mention du Nil de Maqdašū qui, au sud de l'équateur, se jette dans le lac Kūrā et non pas dans la « grande *baṭiḥa* » (éd. Vernet, 12-13).

(ap) Montagne mentionnée par al-Ḥuwārizmī sous la forme de Lūrātīs (éd. Mzik, 40-41). Elle est peut-être identique aux monts Arualtes cités par Ptolémée (cf. Müller, II, 737). On la trouve sur la carte d'al-Idrīsī dans la sect. I du clim. I, au-delà de la ville de Mallī (d'où provenait l'or du Ġāna), mais elle ne figure pas dans son texte.

(aq) D'après al-Ḥuwārizmī, qui copie Ptolémée, la montagne Lūrātīs commence à 38° 45' long. - 3° 20' lat. et finit à 44° 05' long. - 3° 20' lat. (éd. Mzik, 40-41). L'extension considérable donnée par Ibn Sa'īd au lac Kūrā pourrait s'expliquer en partie par le désir d'y inclure la montagne citée.

(ar) Ibn Sa'īd combine plusieurs renseignements donnés par al-Idrīsī dans la section consacrée à la région des sources du Nil (sect. IV, clim. I) — « la montagne de l'or », « la terre des serpents », « les crocodiles et hippopotames (*ḥinzīr*) de la petite *baṭiḥa* » (éd. de Goeje, 16) — avec des renseignements donnés sur l'île de Wangara (sect. II, clim. I; *ibid.* 8).

(as) Le nom du sultan du Kānem, cité dans ce passage, semble garantir l'authenticité des informations sur les Berbères, qui sont sans doute les précurseurs des actuels Tuwāreg. Ceux d'entre eux qui étaient sous la domination du Kānem n'habitaient sans doute pas dans l'Air où al-'Umarī, écrivant au milieu du XIV^e siècle, signale l'existence d'un royaume berbère indépendant (trad. Gaudefroy-Demombynes, 94). En revanche, on admettra sans difficulté que l'autorité du Kānem ait pu s'étendre sur le Damagaram et le Damergu, deux régions où, jusqu'à nos jours, subsistent des communautés paysannes d'origine kanuri (Y. Urvoy, *Histoire des populations du Soudan Central*, 264, 266). Ibn Furṭū laisse entendre que la ville de Ġamram, située au Damergu, était au XVI^e siècle sous la domination du Bornū (*K. Bornū*, f. 46; trad. Redhouse, 231-2). Le même auteur mentionne à plusieurs reprises les troupes berbères du sultan Idrīs b. 'Alī (1564-1596), mais on sait que durant cette période la domination des Sēfuwa ne s'étendait pas sur l'Air.

(at) Zaġāwa. Al-Idrīsī ne donne pas de renseignements précis sur la localisation des Zaġāwa. Mentionnés dans deux sections différentes de son livre (sect. III clim. I et sect. II clim. II) ils semblent d'après lui habiter au NO ou au NE du Kānem. Sur la carte d'al-Idrīsī, « la ville de Zaġāwa » est située à l'ONO de Mānān et au NNO d'Angimī, tandis que le « pays des Zaġāwa » se trouve au SE du Fezzān et au nord du pays des Wangara. Sur la carte du Petit Idrīsī ces rapports ont changé : « la ville » et « le pays

des Zaġāwa » ont été rapprochés l'un de l'autre et on les retrouve au SO du Kānem. Le renseignement donné par Ibn Sa'īd est donc nouveau par rapport au texte et aux cartes de ses prédécesseurs et on le considérera avec d'autant plus d'intérêt, que de nos jours les Zaġāwa sont effectivement installés dans une région située à l'est du Kānem (et au nord du Wadai/Darfur) (cf. M.J. Tubiana, *Survivances préislamiques en pays zaghawa*).

(au) Les renseignements précédents étant originaux, on aurait pu penser qu'il en soit de même de l'adoption de l'islam par les Zaġāwa. En fait, plus loin Ibn Sa'īd laisse clairement entendre que les Zaġāwa étaient des païens indépendants du Kānem (éd. 'Arabī, 115; trad. Cuoq, 217). Peut-être est-ce en raison de cette contradiction qu'il fait de Tāġuwa la capitale des Zaġāwa, précisant que les habitants de cette ville sont devenus musulmans avant qu'ils ne se soumettent à la domination du Kānem (éd. Vernet, 30; Cuoq, 211; v.a. *supra* n. (ag) p. 177). Aujourd'hui les Zaġāwa sont musulmans, mais M.J. Tubiana estime que leur conversion ne date que du XVII^e siècle (*Survivances*, 21).

(av) KAWAR. Ibn Sa'īd revient en effet sur la domination du Kānem sur le Kawār dans la sect. III du clim. II en faisant référence à Ibn Fāṭima, mais la comparaison avec le texte d'al-Idrīsī montre qu'à l'exception de la notice sur l'islam et l'extension du Kānem, il n'ajoute rien de nouveau aux données de son prédécesseur (cf. éd. de Goeje, 38-41). Le Kawār étant un lieu de passage quasiment obligatoire pour les caravanes à destination du Kānem (-Bornū) (cf. D. Lange et S. Berthoud, « al-Qaṣaba et d'autres villes de la route centrale du Sahara », *Paideuma*, 1977, 19), on se demande pourquoi Ibn Fāṭima (ou Ibn Sa'īd) se contente de répéter des informations déjà connues.

(aw) TUBU. La reconstitution proposée ici à la suite de J. Marquart (*Die Benin-Sammlung*, LXXXIV) peut aisément être acceptée si l'on admet que dans l'original du *K. al-ġuġrāfiyā*, le nom était écrit sans points, ou avec des points illisibles. Cette hypothèse devient plus crédible quand on considère que dans un extrait du même ouvrage transmis par al-Maqrīzī (celui-ci l'attribue par erreur à al-Idrīsī), le nom en question paraît également sous des formes très diverses, y compris des formes proches d'une orthographe correcte du nom, telles que تيه (Leyde, ms. n° 826) et تيه (Bargès) (cf. *Ḥiṭaṭ*, éd. Wiet, XXX, 230). Par ailleurs il faut prendre en considération la position géographique au bord du Nīl attribuée aux Tubu par Ibn Sa'īd. Or à lire attentivement le texte d'Ibn Furṭū, on s'aperçoit que la seule campagne dirigée expressément contre les Tubu amène le sultan Idrīs b. 'Alī dans la région de Kawāl (Koal), au bord du Baḥr al-Ġazāl (*K. Kānam*, f. 38; trad. Redhouse, 68). Lors d'une autre expédition, le vezir Idrīs b. Harūn, séjournant dans la même région, lance également des razzias contre des Tubu (*ibid.*, f. 93; 102). Actuellement la région du Baḥr al-Ġazāl est occupée par deux groupes Tubu, les Kecherda (région de Koal) et les Kreda (cf. J. Chapelle, *Nomades Noirs*, 141-150).

(ax) Le cours supérieur du Nil d'Égypte, tel qu'il est décrit par Ibn Sa'īd, correspond incontestablement au sillon du Baḥr al-Ġazāl par lequel les eaux du lac Tchad quand elles dépassaient le niveau de + 286 m. s'écoulaient en direction de la dépression du Djourab, située à 500 km au nord-est du lac. D'après les analyses polliniques effectuées par J. Maley, le niveau maximum ne fut atteint que durant le premier millénaire de notre ère et, de nouveau, durant le XVI^e siècle. Au XIII^e siècle les eaux du lac Tchad n'auraient atteint d'après cet auteur, qu'un niveau moyen (« Les variations du lac Tchad depuis un millénaire », *Palaeoecology of Africa*, IX, 1976, 44-47). Ibn Sa'īd laisse entendre au contraire que le Baḥr al-Ġazāl contenait encore de l'eau dans la première moitié du XIII^e siècle. En revanche, la validité de la courbe de niveau établie par Maley est confirmée pour le XVI^e siècle, puisque Ibn Furṭū fait mention d'un fleuve séparant le Kānem du Pays de Kalu, fleuve qui ne saurait être autre que le Baḥr al-Ġazāl (*K. Kānem*, ff. 76, 80, 85; trad. Redhouse, 92, 94, 97).